N° 805 — Dimanche 5 Mai 1912 — Prix : 15c.

Journal des Voyages

JOURNAL HEBDOMADAIRE
146, Rue Montmartre, PARIS (2e)

& des Aventures de Terre et de Mer

LA CHASSE AU GUANACO, par Cornil Bart

Au matin d'une expédition cynégétique, les Indiens Tehuelches partent deux par deux. Monté sur un cheval capable de fournir une longue traite, chaque chasseur tient derrière lui une autre monture qui lui servira plus tard de rechange.

Journal des Voyages

N° 805. Dimanche 5 Mai 1912.

"Sur Terre et sur Mer" – "Monde Pittoresque" – "Terre Illustrée" – "Mon Bonheur" réunis

Bureaux : 146, rue Montmartre, Paris.

Prix des Abonnements

TROIS MOIS

Paris, Seine, S.-et-O.	2 50
Départ. et Colonies.	2 50
Etranger.....	3 fr.

SIX MOIS

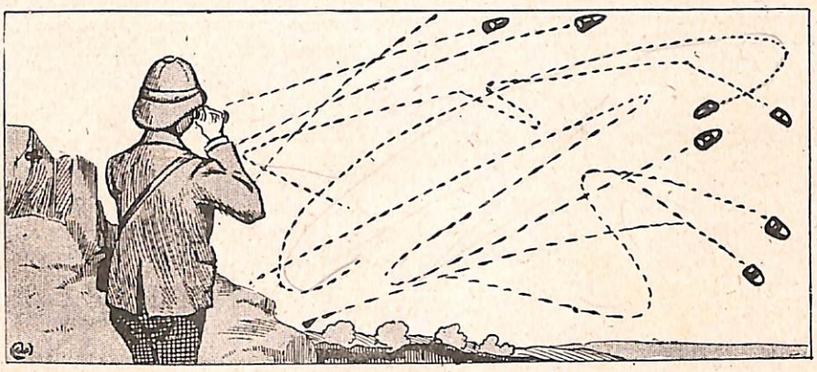
Paris, Seine, S.-et-O.	4 fr.
Départ. et Colonies..	5 fr.
Etranger.....	6 fr.

UN AN

Paris, Seine, S.-et-O.	8 fr.
Départ. et Colonies..	10 fr.
Etranger.....	12 fr.

Le montant de l'abonnement doit être adressé par mandat-poste ou mandat-carte à M. le Directeur du *Journal des Voyages*, 146, rue Montmartre, Paris. Les paiements en timbres-poste sont acceptés mais en *timbres français seulement*.

NOTRE GRAND CONCOURS



Six semaines en Tripolitaine

TROISIÈME QUESTION

Pendant que notre ami le reporter suit à la lorgnette la trajectoire des obus et des schrapnels qui sillonnent les airs avec un sifflement sinistre, il se passe un phénomène assez bizarre. En effet, ces trajectoires, dans leurs orbes capricieuses, forment des lettres qui vous indiqueront, amis lecteurs, le nombre des victimes de cette meurtrière canonnade.

MARCHE A SUIVRE

Ce Concours comporte six questions — plus une question de classement — dont les solutions devront nous parvenir, ensemble et sur une seule feuille, au plus tard le lundi 3 Juin 1912. Chacun des concurrents devra coller en tête une bande d'abonnement ou les 6 bons de Concours publiés au bas de la dernière page des numéros 803 à 808, et les adresser, sous enveloppe affranchie, à M. Henri Bernard, Journal des Voyages, 146, rue Montmartre, Paris. — Le palmarès et les solutions seront publiés le 14 Juillet.

Prime à nos Abonnés

Tout nouvel abonnement de 3 mois, 6 mois ou d'un an partant du 15 avril donnera droit à notre intéressante Prime Gratuite.

La Vie Active

par le Colonel ROYET

Captivant recueil illustré, véritable vade-mecum propre à guider les énergies dans les cas les plus coutumiers de l'activité humaine.

EXTRAIT DU SOMMAIRE :

Sachons nous débrouiller. Pour cultiver sa force. La vie au grand air. Comment on campe. Auto et bicyclette. Aérostation et aviation. Tir et chasse. Pêche et canotage. Sachons nous défendre. L'art de voyager. Pour aller aux Colonies, etc.

LES ÉCLAIREURS DE FRANCE

(BOY-SCOUTS FRANÇAIS)

Les lecteurs du *Journal des Voyages* se sont trop vivement intéressés à la création des Eclaireurs de France pour que nous ne continuions pas de les tenir au courant de l'organisation et des progrès de cette association. Dans la brochure qu'a fait paraître, voici quelques semaines, le Comité de Direction, figurent les noms des éminentes personnalités qui ont bien voulu accepter de patroner cette œuvre d'union nationale.

Comité de Patronage

Abel Ballif, O. ✻ ✠ ✠, président du Touring-Club de France.
André Beaumont, ✻, aviateur (Enseigne de vaisseau J. Conneau).
Vice-amiral Besson, G. O. ✻.
Gabriel Bonvalot, O. ✻, explorateur, directeur du *Comité Dupleix*.
Dr Jean Charcot, O. ✻, explorateur.
J. Charles-Roux, C. ✻, ancien député, président de la Compagnie Générale Transatlantique.
Paul Deschanel, de l'Académie française.
Henry Deutsch de la Meurthe O. ✻.
Paul Doumer, sénateur, ancien gouverneur de l'Indo-Chine.
Général Dodds, G. C. ✻.
Marcel Dubois, ✻, professeur à la Sorbonne.
Vice-amiral Fournier, G. C. ✻.
Gabriel Hanotaux, O. ✻, de l'Académie française.
Jules Harmand, C. ✻, G. C. ✠ ✠, ambassadeur honoraire.
Baron E.-G.-J. Hulot, ✻, I. ✠, secrétaire général de la Société de Géographie.
Général de Lacroix, G. C. ✻ ✠, ancien généralissime.
Cte Henri de La Vaulx, ✻, I. ✠, vice-président de l'Aéro-Club de France.
Ernest Lavisse, G. O. ✻, de l'Académie française, directeur de l'Ecole Normale Supérieure.
Georges Lecomte, O. ✻, président honoraire de la Société des Gens de lettres.
Colonel Marchand, C. ✻.
Louis Marin, député de Nancy.
Colonel Monteil, O. ✻, I. ✠.
Edmond Perrier, C. ✻, I. ✠, de l'Institut, directeur du Muséum.
Charles Prevet, O. ✻, directeur du *Petit Journal*.

Nos lecteurs retrouveront dans ce comité de patronage, que nous publions ci-contre, nombre de noms qui leur sont familiers ; ce sont ceux de savants, de géographes et d'explorateurs célèbres, ce sont ceux d'hommes d'action qui ont donné maintes fois des exemples d'initiative, d'énergie et de patriotisme.

Or, ne sont-ce pas là les principales qualités que l'Association des Eclaireurs de France veut réveiller et développer chez les jeunes gens ?

Le mouvement créé par ses dévoués organisateurs prend une extension chaque jour grandissante et d'ailleurs constatée par la presse. Grâce aux articles consacrés par plusieurs grands quotidiens aux Éclaireurs de France, grâce aussi aux conseils donnés dans la brochure qu'a fait paraître l'Association, grâce enfin surtout à la noblesse de l'idée, de nouvelles sections de Boy-Scouts Français se forment un peu partout et nos vaillants petits éclaireurs vont connaître avec les beaux jours une véritable popularité.

La brochure contenant les Statuts et Règlements de l'Association, ainsi que toutes les indications nécessaires pour former des troupes d'éclaireurs, est envoyée franco contre la somme de 0 fr. 50 adressée en timbres-poste à M. le secrétaire général des Eclaireurs de France, 146, rue Montmartre, Paris.

BUREAU pour 1912

Président : André Chéradame.
Vice-Présidents : Georges Bertier. Augustin Dufresne. J. Toni-Mathieu.
Secrétaire général : Paul Charpentier.
Trésorier : Francis Young.

Comité Directeur

Georges Audigier, ✻ A. ✠, ancien député, 61, rue Scheffer.
Nicolas Benoit, ✻, lieutenant de vaisseau à bord du contre-torpilleur *La Pique*, à Bizerte.
Georges Bertier, A. ✠, directeur de l'Ecole des Roches, Verneuil (Eure).
Paul Bureau, professeur à l'Ecole des Hautes Etudes sociales, 83, rue du Cherche-Midi.
Paul Charpentier, directeur du *Journal des Voyages*, 146, rue Montmartre.
André Chéradame, homme de lettres, 16, rue Lalo.
Félix Comte, ✻, directeur d'Ecole de la Ville de Paris, 154, faubourg St-Honoré.
Augustin Dufresne, armateur, 4, rue de Monbel.
Léon Eyrolles, O. ✻, directeur de l'Ecole spéciale des Travaux publics, Arcueil-Cachan.
Georges Gallienne, pasteur, 15, rue de l'Avre.
A.-F. Kleine, O. ✻, directeur de l'Ecole Nationale des Ponts et Chaussées, 28, rue des Saints-Pères.
Paul Labbé, ✻ I. ✠, secrétaire général de la Société de Géographie commerciale, 14 *bis*, rue Montaigne.
H. Mimaut, O. ✻, ministre plénipotentiaire, 23, rue d'Artois.
Georges Raverat, industriel, 1, rue Legendre.
Georges Rodriguez, avocat, secrétaire du « Camping Club », 29, rue de Provence.
Maurice Rondet-Saint, membre du Comité de la Ligue Maritime, vice-président du Comité Nautique et secrétaire du Comité colonial du T. C. F., 86, avenue Malakoff.
Paul de Rousiers, secrétaire général du Comité Central des armateurs de France, 19, rue de Bourgogne.
Albert-Emile Sorel, homme de lettres, 82, rue Bonaparte.
Auguste Terrier, ✻, secrétaire général du Comité de l'Afrique française, 21, rue Cassette.
J. Toni-Mathieu, I. ✠, directeur de la Société d'Echange international des jeunes gens, 36, boulevard Magenta.
Francis Young, I. ✠, ✠, président du « Camping Club », 10, place de l'Hôtel-de-Ville, Asnières.

CONSEIL JUDICIAIRE

Albert Saucier, I. ✠, notaire à Paris, membre du Comité de contentieux du T. C. F., 164, faubourg St-Honoré.

Sur les terres giboyeuses de la Patagonie

La Chasse au Guanaco

Le Sud de la Patagonie est presque entièrement peuplé par la tribu des Indiens Téhuelche, des nomades qui vivent de leurs chasses principalement, ainsi que de la vente de leurs animaux.

L'agriculture et les travaux de labour leur sont absolument inconnus. Les terres giboyeuses leur suffisent, et ils plantent leurs tentes faites de peaux dans les endroits qui leur conviennent, changeant d'un lieu à un autre, comme bon leur semble.

Ces déplacements sont naturellement basés sur les courses vagabondes des troupes de guanacos, le principal gibier qu'ils poursuivent.

C'est vers la fin d'octobre, à l'époque où le printemps vient en Patagonie, que les Téhuelches chassent les guanacos.

A ce moment les jeunes ne sont pas tous encore nés et les fourrures les plus recherchées sont justement celles-ci, qu'on se procure en tuant les mères.

Les fourrures, d'un poil très fin, servent à la confection des plus belles robes ou *capas* et sont vendues fort cher par ceux qui les achètent d'abord à l'un ou l'autre des membres de la tribu.

Pour les Indiens de Patagonie, cette période de l'année est d'une importance capitale. Montés sur leurs chevaux, dont les sabots ne sont pas ferrés, ils peuvent, grâce à l'extraordinaire agilité des jambes de leurs montures, poursuivre les guanacos, dont la course est véritablement folle.

A moins que ceux-ci n'aillent se réfugier dans les rochers escarpés, il leur est impossible d'échapper au sort qui les attend.

La façon qu'ont ces Indiens de chasser mérite d'être expliquée.

Au matin d'une expédition cynégétique, ils sellent chacun, tout d'abord, un cheval capable de fournir une longue traite à grande vitesse; ils montent sur celui-ci, en tenant derrière eux, au moyen d'une corde, une autre monture qui leur servira plus tard de rechange.

On a pu localiser l'endroit que fréquentent les guanacos, et la chasse est arrangée d'avance par le chef ou *cacique*.

Les chasseurs partent deux à deux, chevauchant dans des directions différentes, formant un cercle énorme, au centre duquel, systématiquement, ils rabattent les guanacos. Ils se signalent le passage du gibier, aussi, au moyen de fumées, jusqu'à ce que le cercle qui entoure les guanacos soit complètement fermé.

Puis, chacun des chasseurs, qu'accompagne une meute de quinze à vingt chiens environ, la lance à la poursuite, dès que le cercle va en se rétrécissant.

Les guanacos, terrifiés, se réunissent tous ensemble, ayant parmi eux des autruches et, par moments aussi, un ou deux pumas. Ils font des bonds prodigieux, poussent de petits cris de douleur, mais de défi, également, dès qu'ils s'aperçoivent de la présence de l'homme.

Les positions que prennent les guanacos quand ils sont influencés par la curiosité ou la peur sont des plus singulières : ils se tiennent tout debout pendant quelques secondes et partent au galop, en faisant des bonds extraordinaires, en allongeant le cou de la plus bizarre manière.

Pendant ce temps, les Indiens vont en se rapprochant toujours, descendent de leurs chevaux sellés et, sautant sur ceux qu'ils ont traîné derrière eux, se précipitent follement sur le gibier apeuré, en poussant d'horribles cris sauvages.

Ils font alors, avec des *boleadores* ou cordes munies de trois grosses pierres, un terrible moulinet au-dessus de leur tête, lançant cette arme formidable sur le premier animal qui se trouve à leur portée.

Les Indiens Téhuelches ont à ce sport une adresse extrême qu'on ne saurait comparer qu'à celle des Gauchos, quand ils lancent le lasso.

Nous avons dit plus haut que les Indiens chassent toujours à deux : celui qui accompagne le chasseur, lanceur de *bolas*, au moment où la corde est jetée, saute à bas de son cheval et achève la bête.

Entre temps, son camarade, s'élançant avec une nouvelle ardeur à la poursuite de la troupe de guanacos, en a fait d'autres prisonniers.

La chasse continue ainsi sur un parcours considérable, couvrant quelquefois des lieues et des lieues, les hommes galopant toujours, tandis que leurs proies demeurent mortes à terre. Il leur suffit alors de venir un peu plus tard les ramasser, pour les dépouiller.

Ces chasses sont, nous le répétons, des plus curieuses, et là où les Indiens Téhuelches sont passés, ils ont laissé leurs traces d'un bout à l'autre de la Patagonie, de Punta-Arenas, au Sud, à Lago Buenos-Ayres, au Nord.

Leur race, pourtant, tend à disparaître, ce qui est à déplorer, car ils possèdent de grandes qualités; physiquement parlant, ce ne sont pas des géants, mais c'est certainement l'une des plus belles races qui soient au monde.

CORNIL BART.

LES GRANDES AVENTURES

Capitaine Vif-Argent

Épisodes de la Guerre du Mexique (1862-1867).

par

LOUIS BOUSSENARD

Troisième Partie. Vive la France !

Au Mexique, pendant la campagne 1866-67, Jean Delorme, appelé Vif-Argent, capitaine d'un corps franc, livre une lutte acharnée aux matadors du Mexicain Perez. Enfin pris, celui-ci lui apprend qu'il a été l'assassin de son père, autrefois à Mexico et qu'il a capturé alors sa petite sœur devenue forcément Mexicaine sous le nom de Hija Alferez (fille lieutenant), et à laquelle le monstre, par un pouvoir suggestif, a fait commettre les pires méfaits.

Vif-Argent veut retrouver sa sœur. Mais voici sa colonne, formée d'Azogueyos et d'Autrichiens, attaquée.

Après une lutte homérique, lui et ses braves compagnons sont faits prisonniers par les guérilleros, spadassins à la solde de Perez, et subissent les plus cruelles tortures. Malgré ces traitements inhumains, Vif-Argent ne perd pas courage; il accepte la nourriture répugnante qui lui est présentée après quatre jours de marche; épuisé, il s'endort et dans ce sommeil factice, il entend une conversation échangée entre Titubal, l'homme à la solde de Perez, et le colonel Cristoforo, chef du parti juariste.

Demain, ils seront délivrés de leurs liens et emmenés au couvent de Cuauthemoc, pour être exécutés.

« Espérance !... » crie-t-il à pleine voix à ses camarades.

CHAPITRE V

Un Mexicain civilisé. — On tue, on ne supplicie pas. — Où Vif-Argent hésite à donner sa parole ! — Serment de Français. — Il y a encore place pour le hasard.

Toujours prisonniers ! Mais quelle résurrection !

Après quatre-vingts heures de supplice, les hommes de Vif-Argent éprouvent d'infinies jouissances.

Le colonel Cristoforo ne ressemble en rien aux commandants de matadors ou autres bandits...

Quand il a vu quels étaient les soldats de Titubal et par conséquent de Bartolomeo Perez, il a eu comme une grimace de dégoût...

En vérité, il serait difficile d'imaginer galerie plus étonnante de mines patibulaires, de faces bestiales...

Vêtus d'uniformes encore plus malpropres que haillonneux, ils rappellent ces reîtres du moyen âge qui, à la solde de quelque aventurier, se ruaient à l'improviste sur les voyageurs pour leur arracher à la fois la bourse et la vie...

Le colonel Cristoforo est un soldat, dans toute la vérité de l'expression.

Une quarantaine d'années : le teint basané, de longues moustaches d'un noir de jais, un visage martial éclairé par ces grands yeux mexi-

NOTRE SUPPLÉMENT GRATUIT

C'est dans huit jours que nos lecteurs, abonnés et acheteurs au numéro, trouveront encarté dans le *Journal des Voyages* son supplément littéraire mensuel si apprécié de tous,

LA VIE D'AVENTURES

qui contiendra une nouvelle inédite :

LE PRIX DU SANG par RENÉ THÉVENIN

Ce supplement porte une pagination qui suit celle du *Journal des Voyages*. Ainsi, à la fin de l'année, *La Vie d'Aventures* peut être réunie en volume au *Journal des Voyages*, chacun de ses numéros prenant place après le deuxième numéro de chaque mois.

Reproduction et traduction réservées. Voir les nos 779 à 805.

cains qui semblent bordés d'une frange de soie, la physionomie grave, il réalise le type de l'officier, conscient de ses devoirs...

Écartant Titubal qui enrage de la défiance dont il se sent l'objet, Cristoforo a voulu procéder lui-même à la délivrance des prisonniers...

Il n'a pas dissimulé au condottiere le mépris que lui inspiraient ses cruautés inutiles...

« Je tue mes ennemis, a-t-il dit sévèrement, je ne les supplicie pas... »

Déjà Vif-Argent s'est trouvé plusieurs fois en contact avec les soldats juaristes, appartenant à l'organisation régulière, et il a reconnu en eux des hommes dignes d'estime... Celui-ci ne fait que corroborer cette impression.

Du reste, les deux hommes — le Français prisonnier et le chef ennemi — se sont regardés dans les yeux et ont reconnu qu'ils étaient de même race, de la grande famille des combattants loyaux...

Les hommes de Vif-Argent font bonne contenance, se modelant d'ailleurs sur l'exemple de leur chef.

Soldats, ils ont la tenue des soldats.

Certes, en raison des traitements subis, leur uniforme est bien défraîchi, mais ils ont la coquetterie et l'habileté des Français. Dès qu'ils sont libérés de leurs liens, dès qu'on leur a permis d'aller sous bonne escorte jusqu'à la source voisine, ils reviennent au rang qui leur est assigné, droits, propres, corrects...

Bec-Salé a redressé sa haute taille et a repris l'allure martiale du zouzou de Sébastopol...

Mistoufle a retrouvé son sourire railleur de gamin je m'en fichiste...

Lenflé, Petitpain, quoique souffrant de blessures mal fermées, sont au port d'armes comme à la parade...

Cristoforo les compte... ils sont dix-sept.

« Commandant Titubal, dit-il au chef des guerilleros, vous m'aviez parlé de vingt hommes... où sont les manquants...

Titubal pâlit de rage. Se contenant, il ne répond que par un geste vague.

Peut-il avouer que, cette nuit même, il en a fait jeter trois qui agonisaient dans les profondeurs d'une barranca voisine?...

Le colonel n'insiste pas. Il a compris.

Du reste, il a pris un parti, c'est de considérer Titubal comme une quantité négligeable.

Sans plus se soucier de lui, il commande.

Les bandits sont tout de suite domptés par cette voix sonore et mâle.

Il préside au repas, à la distribution du maté, du pain de manioc; il distribue les *tortillas*, et les prisonniers reçoivent même ration que leurs gardiens.

Avec une brusquerie toute militaire, mais qui n'a rien d'insultant, il a interrogé les prisonniers un à un, et comme quelques-uns souffraient de plaies douloureuses, il les a forcés à montrer leurs blessures et les a autorisés à se panser les uns les autres.

A l'un d'eux dont le bras est cassé et qui n'exhale pas une plainte, il donne les soins nécessaires, mais il n'est pas habile.

« Qui saurait soulager cet homme? demande-t-il à voix haute.

— Moi, colonel, répond Vif-Argent.

— Approchez et faites le nécessaire. »

Vif-Argent obéit à l'appel, simplement.

Tayeb et Mistoufle s'approchent : on fabrique à la hâte des éclisses, le bras est immobilisé.

« Ça fait rudement du bien, dit le blessé.

— L'un de vous, reprend Cristoforo, montera à cheval et soutiendra cet homme. »

Les mercenaires de Titubal regardent cette scène avec stupeur.

Ils ricaneraient, s'ils l'osaient. Mais la physionomie du colonel interdit toute velléité d'impertinence.

Oh! comme Vif-Argent lui serrerait volontiers la main!

Mais il sent qu'il faut avant tout conserver les distances : tout ce qui toucherait à la familiarité serait de mauvais goût...

Et puis il sait, lui, que ces manifestations d'humanité ne prévalent pas contre le dénouement prévu, fatal.

Certes, le colonel Cristoforo a quelque générosité dans l'âme, mais se dit Vif-Argent, qui sourit à part soi de la forme que prend son observation, il ne faut pas oublier qu'il a reçu l'ordre de parer la marchandise.

Cristoforo s'est approché de Titubal.

« Combien avez-vous de chevaux?

— Cent vingt-deux.

— Vous comptez mieux les chevaux que les hommes. Vous en distrairez le nombre nécessaire pour que les prisonniers soient montés... il vous en restera cent cinq, je suppose que vous pourrez assurer la garde des prisonniers.

— Prenez garde, colonel, fait Titubal que la colère envahit, mais ces hommes sont des démons qu'on n'est jamais sûr de tenir...

— Est-ce qu'ils vous feraient peur?...

— A moi, colonel? C'est presque une insulte!...

— C'est une observation que votre attitude justifie... à votre tour, prenez garde, commandant, l'heure n'est pas éloignée où le Me ique, rendu à lui-même, recherchera ceux qui ont failli le déshonorer...

— Mais...

— Silence et obéissez... »

Titubal ronge son frein. Oh! quel plaisir il éprouverait à se ruer à coups de sabre sur ces hommes qui, très calmes, ont l'air de se désintéresser de ce qui se passe autour d'eux...

Le cortège se forme.

Les prisonniers, sans armes, sont encadrés par les Mexicains...

Vif-Argent ne perd pas un seul des mouvements qui s'opèrent... Déjà, dans sa tête, tout un plan se dessine...

On peut risquer le tout pour le tout.... Ce ne serait pas la première fois qu'il passerait, avec ses camarades, à travers des forces deux fois supérieures.

Il semble, en vérité, qu'on ne les surveille plus. Mistoufle a pu, sans qu'on l'arrêtât, se glisser auprès de son chef, de son frère, et il lui a dit tout bas :

« Chouette! Ça a l'air de bien aller...

— Mais pas trop mal, » a répondu Vif-Argent sur le même ton.

Et il ajoute en riant :

« Pourvu que ça dure.

— On va bien trouver moyen, continue Mistoufle, de brûler la politesse à ces bons-hommes-là... »

Vif-Argent va répondre : peut-être va-t-il faire passer dans sa petite troupe le mot d'ordre qui, au moment venu, déterminera une tentative folle et désespérée...

Mais, à cet instant, le colonel Cristoforo, qui se tient à quelques pas de Vif-Argent, élève la voix :

« Capitaine Vif-Argent, dit-il d'un accent bref et sec, vous êtes Français?...

— Oui, colonel.

— Je vous demande votre parole d'honneur que pendant la route que nous allons parcourir, vous ne chercherez pas à vous évader. Et sur votre parole, je vous laisserai à vous et à vos compagnons la demi-liberté que je vous ai rendue...

— Sinon, colonel?...

— Sinon, je me verrai forcé de vous livrer aux bons soins du commandant Titubal... »

On sait ce que cela signifie, la marche avec les mains liées et les pieds entravés.

« Diable d'homme, pense Vif-Argent. On dirait qu'il a entendu Mistoufle... »

Il hésite et se tait.

C'est qu'il sait ce que vaut la parole d'un Français, la sienne.

Or il sait aussi qu'au but du voyage la mort attend tous ces braves...

Et pourtant il éprouve une certaine fierté : quel plus bel hommage peut être rendu à la conscience de son pays...

« Colonel, dit-il, me permettrez-vous de vous dire quelques mots en particulier... »

Cristoforo le regarde avec surprise, mais la curiosité l'emporte.

Il s'approche du jeune homme :

« Qu'avez-vous à me dire?

— Colonel, sans que je puisse m'expliquer plus clairement, je sais que nous allons au couvent de Cuauthemoc... »

Le colonel tressaille de surprise.

Vif-Argent continue :

« Où nous attend une cour martiale qui, sans merci, nous condamnera à mort...

— Comment savez-vous cela? C'est impossible...

— Vous oubliez, colonel, que pour nous autres Français, le mot n'a aucun sens... je m'engage d'ailleurs à vous donner l'explication du fait... l'important, c'est que je sache et je sais...

« Donc, la parole que vous me demandez équivaut à la condamnation à mort, par moi-même, de mes braves compagnons. — Moi, j'ai le droit de disposer de ma vie, mais je ne puis, sans les consulter, mener ces hommes au supplice...

— Mais alors que prétendez-vous? Il me répugnerait, pour vous réduire à l'impuissance, d'user des moyens brutaux que vous connaissez, mais je réponds de vous... et ne suis-je pas déjà un peu imprudent en me contentant de votre parole...

— Vous savez bien que non, colonel. Et je vous remercie de ne pas mettre en doute

l'honneur d'un Français... je vous demande de m'autoriser à obtenir l'assentiment de mes compagnons...

— Ils vous la refuseront...

— Vous ne les connaissez pas... »

Cristoforo réfléchit un moment : en vérité, la crânerie de ces Français l'émeut plus qu'il ne voudrait se l'avouer.

« Et qu'allez-vous faire? demande-t-il.

— Oh ! j'agirai devant vous et vous allez voir comment la chose se réglera, à votre satisfaction, j'en ai la certitude. »

Il appelle :

« Mistoufle !

— Présent ! » fait le gamin en accourant à la voix de son chef.

Il se met au port d'armes et salue correctement le colonel.

« Le colonel Cristoforo me donne cette preuve exceptionnelle d'estime de me demander ma parole d'honneur que d'ici au but de notre course nous ne chercherons pas à nous évader... »

Mistoufle ne dit rien. Mais il pense :

« Au diable la générosité du bonhomme !... il aurait été si bon de faire une dernière bêtise...

— Je suis prêt à la lui donner, en échange de quoi nous serons traités en soldats et non en bêtes fauves, selon les procédés que nous avons déjà subis.

— C'est vrai que ça vaut quelque chose, repense *in petto* Mistoufle qui, bien entendu, n'interrompt pas son chef...

— Mais je ne veux agir qu'à la condition absolue que vous tous prendrez le même engagement que moi... or, il faut que vous sachiez qu'une fois arrivés là où nous allons, nous serons jugés séance tenante, fusillés ou pendus... tu as bien compris... maintenant réponds... dois-je, à la très honorable proposition qui m'est faite, donner, en mon nom et au vôtre, ma parole de soldat français?... »

Mistoufle regarde Vif-Argent.

« Votre avis, capitaine...

— Mon avis, c'est oui... quand même.

— Alors c'est pesé... donnez votre parole...

— Mais il faut le consentement des camarades... va les consulter, et dis-leur que c'est à la mort que je les conduis... »

Mistoufle fait faire le cercle aux Azogueyos. En deux mots, il les met au courant.

Bec-Salé ouvre de grands yeux :

« Pourquoi nous consulter? Ce que fait le capitaine est bien fait... Sa parole est la nôtre... »

Et tous de dire en même temps :

« Oui, oui ! ce qu'il veut et comme il le veut... »

Il revient auprès de Vif-Argent :

« Ça y est !

— Alors, colonel, dit le capitaine, s'adressant au Mexicain, vous avez notre parole d'honneur... »

Le colonel salue.

« Merci, capitaine... Commandant Titubal !... »

L'autre approche, furieux de ces conciliabules auxquels il n'a pas pris part.

« Commandant, lui dit Cristoforo de son ton de commandement, inutile d'exercer une surveillance quelconque sur le capitaine Vif-Argent et sur ses hommes...

— Mais, colonel !

— Veuillez ne pas m'interrompre... je réponds d'eux et je vous donne, moi, ma parole d'honneur qu'ils ne chercheront pas à s'enfuir... Communiquez cette consigne à vos hommes... allez ! »

D'un geste rageur, Titubal fait le salut d'obéissance... l'ordre sera exécuté.

Et quelques minutes après, la troupe se met en marche...

Les Azogueyos sont libres, entre deux groupes de Mexicains qui semblent les escorter...

« Dis donc, Vif-Argent, fait Mistoufle à voix basse, où allons-nous?...

— A un couvent auprès de Monterey...

— Pour y être fusillés...

— Oui.

— Une fois que nous y serons, ta parole aura été tenue...

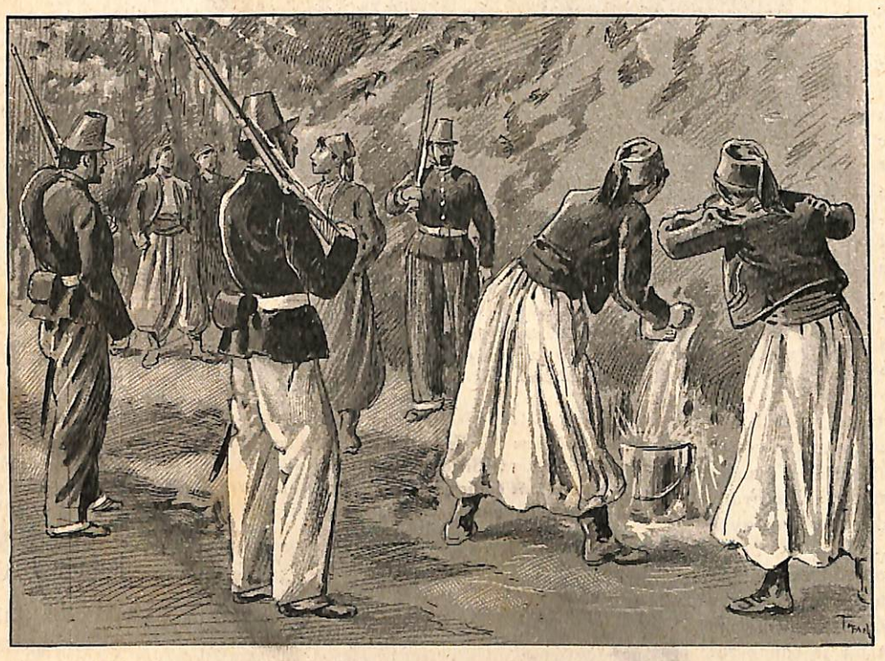
— Parfaitement...

— Et ta parole dégagée, nous serons libres d'agir à notre guise...

— Évidemment !...

— Ces deux adverbes me ravissent, conclut Mistoufle, entre le couvent et la potence, il y a encore place pour un coup de torchon...

— Et pour le hasard ! » ajoute Vif-Argent.



CAPITAINE VIF-ARGENT

Sous bonne escorte les prisonniers vont se rafraîchir à la source voisine. (P. 396, col. 1.)

CHAPITRE VI

Un couvent de l'Inquisition. — La salle des Tortures. — Le droit à l'impossible. — Se soumettre ! — Où est Siori? — Un squelette au plafond. — En prison. — Le poste se rafraîchit. — Briseur de chaînes ! — — Une substitution. — Au hasard !

Nulle part plus qu'au Mexique, l'Inquisition n'a laissé de souvenirs abhorrés.

C'est contre son joug si longtemps imposé par les Espagnols que la population se souleva, lors des guerres de l'Indépendance, en 1824.

Mais elle s'était implantée si vigoureusement, elle avait en quelque sorte enfoncé si profondément ses griffes dans le sol par les énormes fondations de ses constructionss véritables forteresse, d'où, semblait-il, jamais elle ne pouvait plus être chassée, que les traces de sa domination ressemblent à ces colossales murailles cyclopéennes qui révèlent encore la force démesurée de nos premiers ancêtres.

Le couvent de Cuauthemoc était un de ces édifices, effrayants par leur masse, écrasants par leur monstrueuse carrure.

Quadrilatère dont chaque face mesurait plus de 150 mètres, il n'offrait aux regards que des murailles noires, hautes de quarante pieds, percées de meurtrières qu'obstruaient des barres de fer, dominées par une terrasse plate, une silhouette de bête gigantesque accroupie au milieu d'une plaine, comme un sphinx dans un désert...

Image de la désolation et de la mort...

Malgré sa force d'âme, Vif-Argent, au moment où cette masse sépulcrale s'était dressée devant lui, avait eu peine à repousser un frisson.

« J'aime encore mieux Mazas, » avait murmuré Mistoufle, par allusion à la vieille et noire prison impériale, aujourd'hui disparue.

Le colonel Cristoforo ralentit son cheval et se trouva bientôt auprès de Vif-Argent.

« Capitaine, lui dit-il, vous avez tenu votre parole, je vous remercie.

— Et en mon nom et en celui de mes hommes, je tiens à vous affirmer toute ma reconnaissance pour la confiance que vous avez mise en nous...

« Mais, permettez-moi une question... Ceci est bien le couvent de Cuauthemoc?

— En effet...

— C'est là que nous devons être jugés et fusillés... »

Cristoforo se tait, mais son geste parle pour lui...

« L'endroit semble bâti à souhait pour pareilles exécutions, continue Vif-Argent. Mais il est un point d'honneur que je désirerais élucider...

— Si je puis vous tirer de quelque embarras, répond le colonel, je suis à votre disposition...

— Voici mon scrupule... vous m'avez demandé ma parole de ne tenter aucune évasion, et je vous l'ai donnée en toute sincérité... »

« Mais voici où le doute commence.

« Jusqu'où cette parole est-elle agissante ?

« Avez-vous entendu qu'elle garantit notre inaction, non seulement pendant le trajet que nous venons de parcourir, mais encore au delà des portes de cette sinistre citadelle... »

Cristoforo se retourne brusquement et fixe ses yeux sur ceux de Vif-Argent.

« Autrement dit, capitaine, répond-il, vous désirez savoir si, une fois dans le couvent, vous retrouvez votre liberté d'évasion...

— Ma franchise de soldat et de Français m'oblige à vous répondre que vous avez parfaitement compris...

« Vous vous êtes montré trop galant homme pour que j'essaie d'user envers vous de quelque subterfuge... Je crois qu'à partir du moment où je toucherai le seuil de ce couvent, la contrainte que m'impose la parole donnée disparaît... qu'en pensez-vous vous-même? »

Le colonel haussa les épaules :

« Ah ! Français que vous êtes ! jamais découragé... Vous supposez que de cet édifice si facile à surveiller par son isolement même, une évasion est praticable.

— Je ne voudrais pas me vanter, dit en riant Vif-Argent, mais nous avons fait plus difficile que cela...

— Vous oubliez qu'une fois les portes refermées sur vous, il y a entre vous et la liberté des murailles épaisses de dix pieds, des barrières de fer...

« Prenez garde... si vous essayiez de vous attaquer à une de ces murailles, plancher ou plafond, il y a toute chance pour que vous déclanchiez un ressort caché qui ouvre une oubliette sous vos pas ou démasque quelque piège terrible...

« Vous semblez ignorer le génie de ces ingénieux tortionnaires que furent autrefois nos inquisiteurs...

« Le couvent de Cuauthemoc est plus qu'une prison... c'est une tombe ! »

(*A suivre.*) LOUIS BOUSSENARD.

HEUREUX PROPRIÉTAIRE YANKEE

LE TERRAIN LE PLUS CHER DU MONDE

Ces 25 mètres carrés où est édifiée cette modeste maison de quatre élages à l'angle de Broadway et de la sixième avenue, viennent d'être vendus par son heureux propriétaire deux millions de francs, soit cent mille francs le mètre carré.

Un propriétaire entêté, c'est bien celui qui possède ce coin de terrain qui fait l'angle de Broadway et de la Sixième Avenue à New-York.

Il y avait fait édifier, voici quelque vingt ans, une maison de quatre étages, qui dominait les constructions du voisinage. A l'avènement des sky-scrapers, ou maisons géantes, la plupart de ces constructions furent abattues, pour être remplacées par un somptueux édifice destiné à abriter un grand magasin de nouveautés.

Mais M. Young refusa énergiquement d'imiter ses voisins et de vendre ses vingt-cinq mètres carrés de terrain, bien qu'on lui en offrît 150,000 francs. Et les architectes durent se résoudre à donner à leur nouveau palais l'aspect irrégulier et disgracieux que montre notre photographie.

Cela se passait il y a dix ans, et, depuis lors, les terrains de ce quartier ont subi une hausse formidable. L'an dernier, un spéculateur en terrains offrit à M. Young un million de francs pour cette même propriété, qui ne lui avait coûté que le dixième de cette somme!

Et l'entêté, croyant se débarrasser de l'importun, déclara qu'il lui fallait les deux millions tout ronds !

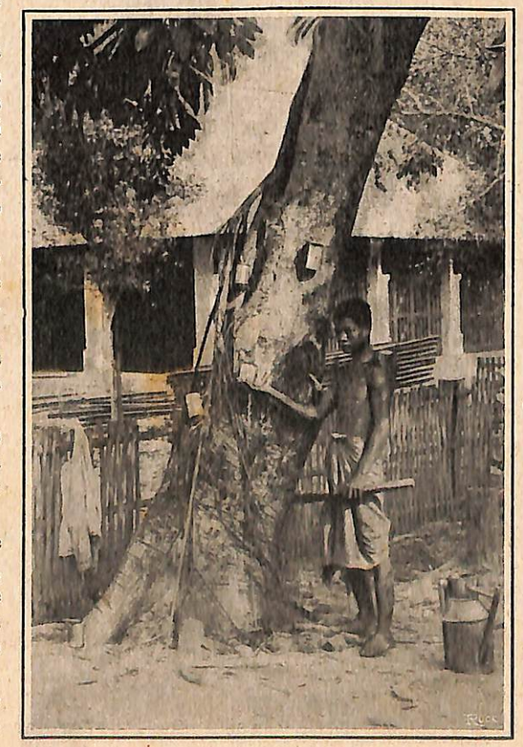
Qui fut surpris ?

M. Young ! Car le spéculateur le prit au mot, et lui versa cette somme dans les vingt-quatre heures, mais pour revendre le lendemain la maison au magasin voisin avec un bénéfice de 200,000 francs !

Avec les frais, le terrain finissait par coûter cent mille francs le mètre carré !

Mais les affaires sont les affaires, et si les propriétaires des grands magasins ont consenti à payer ce prix excessif, c'est qu'il n'y perdent rien.

CHRISTIAN BOREL.



MANIERE PRIMITIVE DE RÉCOLTER LE CAOUTCHOUC

La précieuse sève coule goutte à goutte dans le récipient fixé sous chaque incision.

DANS LES PLANTATIONS DE JAVA

Manière primitive de récolter le Caoutchouc

La culture des arbres à caoutchouc, stimulée par les progrès constants de l'automobilisme, a pris une importance énorme dans toute la Malaisie, et les planteurs qui ont eu l'intelligence, il y a dix ou quinze ans, de constituer des plantations de caoutchoutiers peuvent se féliciter de leur initiative.

Selon l'expression familière, ils gagnent ce qu'ils veulent, désormais ! La précieuse sève a vu ses prix augmenter en dix années dans des proportions fantastiques et ce n'est pas fini !

Notre photographie, prise sur une plantation de Java, nous montre de quelle façon primitive s'effectue encore la récolte, dans certaines régions.

Armé d'un coutelas de forme spéciale, l'indigène entaille l'écorce de l'arbre et fixe sous chaque coupure, faite en forme de rigole, un récipient de fer-blanc.

Il n'a qu'à revenir le lendemain pour recueillir le butin, car la sève, coulant goutte à goutte de chaque blessure, a rempli les gobelets que l'homme vide dans un grand récipient.

Le liquide est ensuite traité à l'usine et la gomme obtenue est embarquée pour l'Europe.

V. F.

LES CONQUÉRANTS DE L'AIR

Au-dessus du Continent Noir

Par le

Capitaine DANRIT
(Commandant DRIANT)

ooo

La colonne du colonel Magnien donne la chasse aux Senoussistes dans le N.-E. du Ouadaï, en butte aux intrigues d'un Européen légionnaire, Allemand déserteur, Ruchlos, devenu là-bas le Cheikh El Qaci. Ennemi mortel du capitaine Frisch, qui jadis l'a empêché de ravir la petite Ourida, fille du caïd Hellal, Ruchlos a réussi à faire massacrer l'avant-garde française que commandait Frisch. Celui-ci a été emmené par les Ouled Sliman.

Un aéroplane est envoyé pour le retrouver. A bord, Harzel, le pilote, l'Alsacien Müller et Ourida qui les guide vers le repaire d'Oswald. Mais l'aéroplane est entraîné iusqu'au Nil aux postes aujourd'hui anglais et jadis occupés par la mission Marchand.

*Au camp on désespère de retrouver l'*Africain. *Malgré les reconnaissances opérées par Tussaud, l'oiseau vagabond reste invisible. Lorsqu'un jour, Chouchane, le serviteur d'Ourida qui s'est échappé de la citadelle de Kara, où le capitaine Frisch doit être exécuté dans les quarante-huit heures, se présente devant le colonel Magnien et propose à l'aide de l'autre grand oiseau, le* Commandant-Lamy, *d'aller délivrer leur camarade et de les mettre sur la voie de l'*Africain *égaré. Vite une expédition s'organise, ils partiront huit, emporteront des vivres et des munitions et « l'omnibus sera complet », dit Tussaud qui a retrouvé la parole.*

CHAPITRE XVI

A LA RECHERCHE DE L' « AFRICAIN » *(Suite.)*

Le *Commandant-Lamy* venait d'atteindre l'altitude de 500 mètres, lorsqu'une grêle sonnerie se fit entendre : le lieutenant Verdier, occupé à dessiner le profil de la chaîne de Djila, qu'il apercevait alors dans son ensemble, laissa là son ouvrage et se hâta d'ouvrir la boîte du récepteur du T. S. F.

C'était l'heure de la communication quotidienne du matin, mais rien ne faisait prévoir l'extraordinaire dépêche qu'on allait recevoir.

L'officier observateur l'enregistra en poussant une série d'exclamations qui contrastaient avec son mutisme habituel :

— Comment ! à Fachoda? Ils ont été à Fachoda?

Et, dans les oreilles de Tussaud, que son rôle de pilote mettait dans l'impossibilité de se retourner, il cria :

— L'*Africain* était à Fachoda hier... non, avant-hier !

— Vous avez la berlue, Verdier; qu'est-ce que Müller aurait été faire là-bas? C'est au diable, ce Fachoda ! C'est bien celui de Marchand, dites?

— Évidemment, puisque la dépêche est de lord Kitchener, et qu'elle a été transmise par le Caire. D'ailleurs, je ne connais pas d'autre Fachoda que celui-là... Mais qu'est-ce qu'ils ont bien pu aller fricoter là-bas?

Verdier, après avoir répété la dépêche sur son manipulateur, au milieu des étincelles dont le bruit sec, comme autant de coups de fouet, faisait sursauter sur leurs sièges les noirs assis derrière lui, la lut posément au Parisien.

C'était la dépêche de lord Kitchener, mais elle arrivait le 9, à 6 h. 30 du matin, quoiqu'elle eût été expédiée le 7 à 3 heures du soir.

Le télégramme était resté trente-six heures en route, alors qu'il eût dû parvenir en moins de six à destination.

Jamais, par la suite, on ne put avoir d'éclaircissement sur ce phénomène.

Une agence anglaise expliqua bien qu'un violent orage avait éclaté sur Malte et occasionné une interruption momentanée des communications; mais on ne fut que plus frappé de ce que l'arrêt du service n'eût affecté que les communications avec Paris...

La Tour Eiffel, n'ayant été touchée que le 8 à 7 heures du soir, n'avait pu appeler Dakar que le 9 : la transmission par Fort-Lamy avait demandé cinq minutes, et c'est ainsi que le télégramme parvenait à 6 h. 1/2 au biplan, qui l'expédiait aussitôt au colonel.

Or, si le commandant de la colonne avait reçu cette importante communication le lendemain seulement du jour où elle avait été expédiée, c'est-à-dire le 8, Tussaud, fixé sur la direction de repli de ses élèves, eût croisé le long de la chaîne de Djila et n'eût pas laissé passer leur monoplan inaperçu.

Où pouvait être, maintenant, l'aéroplane vagabond? Dans la plaine, à la recherche du camp transformé en nécropole, ou à la recherche de la colonne Magnien, arrivée déjà au pied de ces montagnes que l'*Africain* avait traversées, de nouveau, la veille?

Dans la nacelle, le sergent Brulard, un vétéran de la Légion qui s'était offert parce qu'il avait, disait-il, un vieux compte à régler avec Oswald Ruchlos, causait avec Chouchane, son voisin : le sous-officier parlant couramment plusieurs dialectes du pays dont il avait couru la brousse pendant dix-huit ans, la conversation des deux hommes était animée.

Le nègre confirmait qu'il avait vu voler l'aéroplane dans la direction du Nord : il s'orientait fort bien, quoiqu'il vît pour la première fois le terrain d'un observatoire aussi élevé; il indiquait aussi, fort exactement, la direction de Kara qu'on ne pouvait apercevoir, et dont, d'après lui, les passagers de l'*Africain* avaient passé à très longue distance dans leur voyage de retour.

— Il va falloir décrire une multitude de cercles, remonter jusqu'au camp de Frisch, plus loin peut-être... Enfin nous avons toute la journée pour découvrir les camarades; nous y arriverons... pensait Tussaud.

AU-DESSUS DU CONTINENT NOIR

— Tu m'en as flanqué un trac, dit Tussaud, quatre jours que je te cherche.
(P. 400, col. 2.)

Reproduction et traduction réservées. Voir les nos 779 à 804.

— Espérons que nous ne serons pas obligés de marcher tout le jour, observa Verdier : notre provision d'essence ne nous mènerait pas bien loin non plus, en fin de compte.

Méthodiquement, le *Commandant-Lamy*, à vitesse ralentie, fouilla la plaine : à 10 heures il revit le camp du massacre et s'abaissa jusqu'à 200 mètres pour être sûr de ne laisser échapper aucun détail. Il ne réussit qu'à faire lever quelques vautours, quelques « charognards » troublés dans leurs macabres recherches; des hyènes, des chacals, effrayés par le bruit du moteur, disparurent en rampant parmi les jujubiers...

Nulle trace de l'*Africain*.

Le soleil était au zénith, lorsque le *Commandant-Lamy* parvint à l'emplacement sur lequel était dressé le camp du colonel, le jour de l'hécatombe; il redescendit, se rapprocha des montagnes, et, à 2 heures, rejoignit la colonne où tous attendaient son retour avec impatience.

A l'annonce qu'il n'avait rien vu, l'angoisse de tous augmenta. L'*Africain* paraissait définitivement perdu.

Tussaud profita de cette relâche pour débarquer un caporal de tirailleurs qui avait manifesté quelque inquiétude et accusé des tendances au vertige. Vingt volontaires se présentèrent aussitôt pour remplacer le défaillant.

On eût pu d'ailleurs choisir au hasard parmi les indigènes qui, n'étant pas au courant des accidents multiples et mortels, survenus depuis l'origine de l'aviation, pensaient ne courir aucun risque sur la nouvelle machine inventée par les Français.

Et le *Commandant-Lamy* repartit...

La constance de son pilote devait être récompensée.

Deux heures après ce second départ, il volait à 300 mètres d'altitude, à quelques kilomètres à peine du lieu du massacre, lorsque Chouchane, beaucoup moins occupé à l'observation du sol qu'à celle de l'atmosphère, poussa un grognement sourd qui, dans son langage, équivalait à un appel; il montra, sur la droite, un point noir qui se déplaçait lentement.

— Enfin ! clama Tussaud.

Et, venant sur la gauche en un virage impeccable, il imprima à son moteur toute la vitesse dont il était susceptible.

Tout d'abord, le *Commandant-Lamy* ne gagna pas de terrain; sa poursuite s'effectuait dans le sillage de l'*Africain*, et, comme la vitesse du monoplan était supérieure à la sienne, il y avait peu de probabilités pour qu'il pût le rejoindre.

— Sacrebleu ! clama Tussaud, nous sommes pourtant plus gros qu'eux : si nous les voyons, ils doivent nous voir !

Au bout d'un quart d'heure, en effet, il fut manifeste que l'*Africain* avait aperçu le *Commandant-Lamy* et qu'il revenait sur lui.

Dès lors, ses proportions augmentèrent à vue d'œil.

Tussaud rayonnait : il lança dans l'espace des onomatopées incohérentes et joyeuses, puis saisissant un petit drapeau rouge fixé sur le bras gauche de son siège, il monologua :

— Nous allons voir s'ils se souviennent des signaux de Dakar !

Et il agita le fanion de gauche à droite et de droite à gauche. Aussitôt le signal fut répété à l'avant du monoplan; le *Commandant-Lamy* vint alors sur la droite, et, après quelques instants de silence, le Parisien demanda à Verdier :

— Suivent-ils?

— Parfaitement; ils sont dans notre sillage.

— A quelle hauteur?

— Cinquante mètres environ au-dessus de nous.

— Très bien !...

Le règlement provisoire d'aviation spécifiait, en effet, qu'en lignes de files, les aéroplanes naviguant de conserve doivent dominer constamment l'appareil qui les précède.

Tussaud jette un regard sur le chronomètre encastré dans son volant.

— Déjà 5 heures !

Le temps de retourner au camp, d'y atterrir dans de médiocres conditions, car il est installé sur une pente assez raide, et, en raison de la nuit tombante, il sera impossible de continuer la reconnaissance dans la direction de Kara....

C'est l'expédition remise au lendemain, jour du premier quartier de la lune, fixé pour le supplice de Frisch !

Il faut donc agir ce soir même.

Et quel terrain plus favorable pour la descente que celui du camp où a succombé l'avant-garde du malheureux capitaine? Le *Commandant-Lamy* et l'*Africain* y ont atterri l'un et l'autre plusieurs fois...

Il semble que le hasard se plaise à y ramener les deux aéroplanes, car il est tout proche.

Tussaud, coupant l'allumage, commence à descendre en vol plané en décrivant de larges orbes autour du point qu'il a choisi.

L'*Africain* se conforme à cette manœuvre, et bientôt les deux aéroplanes sont posés côte à côte, non loin des tombes que la colonne Magnien a entourées d'une petite levée de terre et d'un fossé pour permettre de retrouver plus tard ce que les carnassiers grands et petits du désert auront laissé des braves tombés pour la Patrie...

Tussaud et Müller se jettent dans les bras l'un de l'autre.

— Tu m'en as flanqué un trac ! Tu peux t'en vanter !

« Quatre jours que je te cherche...

Puis, c'est le tour d'Harzel que le pilote du biplan embrasse avec transport.

— Et toi, mon petit, qu'est-ce que tu deviens, avec ta figure de papier mâché? Elle est au moins de toi l'idée d'aller à Fachoda? Vous n'êtes pas fous tous les deux?

— Tu sais donc?... dit Müller en souriant.

— Je l'apprends à l'instant : la dépêche de ce Kitchener est arrivée ce matin...

— Ce matin seulement?

— Eh oui !

Les deux aviateurs entament une rapide discussion sur les heures de départ du télégramme sans arriver à s'entendre sur les causes du retard qui s'est produit.

Chouchane les interrompt.

Dès qu'il a reconnu le haïk de sa petite maîtresse, il a sauté de son siège, forçant l'ardillon de sa sangle, et risquant de crever la toile du *Commandant-Lamy*; il s'est précipité vers la jeune fille, toujours assise dans la nacelle de l'*Africain*, et, après avoir placé respectueusement sur son front la main qu'elle lui a tendue en souriant, il s'est mis à exécuter autour d'elle une danse hilarante.

La joie du brave nègre fait plaisir à voir· mais elle appelle précisément l'attention de Tussaud sur la passagère dont le commandant Riffaut lui a parlé et, rompant brusquement avec Müller, il accourt...

Il s'incline en arrivant près de la jeune Arabe, car il lui trouve grand air, et le calme du regard qu'elle pose sur lui l'impressionne... Il ne connaît pas beaucoup de femmes en France qui, après avoir effectué un pareil voyage, seraient là, aussi tranquilles que si elles sortaient de leur lit...

Comme il voudrait parler l'arabe pour lui tourner un gentil compliment sur sa crânerie !

Mais il ne trouve que cette phrase à l'adresse de ses élèves :

— Dites donc, vous ne vous embêtez pas, vous autres ! Avec une passagère comme celle-là, moi, j'irais dans la lune !

— Ma fiancée, Tussaud, dit Harzel sérieux; permets-moi de te la présenter : Ourida bent Hellal.

— Hein? qu'est-ce que tu racontes à ta fiancée?

— Je raconte ce qui est. A la rentrée de la colonne, j'épouserai la fille du cheikh Hellal et je compte sur toi pour être mon témoin avec Müller.

L'air grave du jeune homme, plus pâle encore que de coutume, coupe court aux plaisanteries montmartroises par lesquelles le Parisien a coutume de traduire ses émotions joyeuses. Il salue de nouveau, fort correctement cette fois, et se tournant vers Müller :

— Tout de même ! Vas-tu me dire pourquoi tu es allé à Fachoda, toi? C'est au fond du Nil, ce patelin-là !...

— J'y étais bien obligé, répond l'Alsacien; je n'avais plus d'essence... J'ai été en chercher là-bas.

— Et tu en as encore? C'est cela qui me renverse plus que tout !

— Attends que je t'explique...

Mais Verdier, qui a fait débarquer ses passagers, afin de leur permettre de se dégourdir les jambes, et qui en a placé un en sentinelle sur la redoute édifiée par Frisch, revient vers ses collègues : après avoir serré les mains tendues vers lui, il fait remarquer que le jour baisse avec rapidité et que s'il y a quelque chose à faire du côté de Kara, qui est à plus de 150 kilomètres, on n'a plus que deux heures devant soi.

— Tu as raison, mon vieux, dit Tussaud : est-ce donc si loin que cela, ce Kara de malheur?

— Vous voulez être à Kara ce soir? interroge Müller.

— Il paraît qu'il y a urgence, fait Tussaud redevenu sérieux. Ce nègre de Chouchane a pénétré dans la zaouïa; il a vu Frisch vivant... mais si nous ne tentons pas quelque chose aujourd'hui même pour le délivrer, il ne sera plus qu'un cadavre demain.

— Tenter quelque chose!... murmura Paul Harzel, en hochant la tête.

Et il revoit l'escarpement que domine la muraille de la zaouïa, son haut minaret, les précipices qui semblent mettre la « Table » à l'abri de toute attaque...

— Si nous arrivons jusqu'à un point que Chouchane connaît et qui n'est pas gardé, ajoute Tussaud, parce qu'il est extrêmement difficile à atteindre, nous pouvons pénétrer dans la place...

— Mais nous serons aperçus!

— Le nègre, qui n'est pas aussi bête qu'il en a l'air, a expliqué au colonel qu'en arrivant du côté du Nord et en suivant assez bas un ravin très profond, on est complètement masqué aux vues de la zaouïa; il ne s'agit donc que de raser au plus près l'escarpement sur lequel elle est perchée.

A leur tour, Müller et Paul Harzel exposent ce qu'ils savent de la petite forteresse, vue de la corniche où ils ont passé la nuit.

Il doit y avoir un moyen de l'aborder par le précipice : ils ont aperçu, en effet, de ce côté, un Arabe qui semblait grimper dans le rocher, et il se peut que les parois de la falaise présentent un enfoncement qu'ils n'ont pas découvert.

— Et le bruit de nos moteurs? demanda encore Müller.

— Nous mettrons les « silencieux »; cela nous enlèvera un peu de force, mais nous n'avons pas besoin de vitesse et, pour une fois...

Décidé à tout tenter et à racheter son inutilité des jours précédents, Tussaud avait réponse à tout.

D'ailleurs, Müller était désormais tout acquis à l'entreprise, si risquée fût-elle, et bouillait d'impatience de partir.

Le pilote de l'*Africain* appela Chouchane: il l'interrogea minutieusement sur la nature des abords de la zaouïa et sur la façon dont il faudrait opérer pour y pénétrer quand les aéroplanes auraient pris terre dans le petit ravin de la source.

Pendant ce colloque, Verdier, se souvenant à propos qu'il appartenait à l'arme du génie, traçait un croquis par renseignements des abords de la place et le tendait à Tussaud.

— Est-ce que ça colle avec les explications du nègre? demanda le Parisien.

— Pas mal! fit le silencieux officier; mais il faut prendre garde de ne pas arriver au milieu de la nuit, car le terrain n'est pas commode.

« Voler entre deux parois de 500 mètres de haut, c'est un rude tour de force si l'on voit clair; si on n'y voit goutte, c'est de la démence.

— Alors, avec votre « topo », vous êtes capable de nous guider?

— De vous guider, oui; mais reste à savoir, avant toutes choses, s'il y a place pour un et surtout pour deux aéroplanes dans ce ravin de la source... Il lui en faut de la place, au *Commandant-Lamy*, pour atterrir...

— Pourvu qu'il y en ait assez pour l'*Africain*, nous, nous trouverons bien à nous caser ailleurs, à proximité.

— Alors, en prévision du cas où l'*Africain* seul serait en situation d'agir, il est dès à présent nécessaire de modifier la composition des équipages : il faut que la jeune fille vienne avec nous et qu'elle soit remplacée par le nègre.

— Oui, mais il est indispensable aussi qu'un de nos volontaires accompagne Chouchane... Tenez... Brulard, par exemple, qui a une envie féroce de se rencontrer avec son ancien camarade, Oswald Ruchlos... S'il se trouvait face à face avec lui, je ne donnerais pas vingt centimes de la peau du renégat! Sans lui, Brulard serait aujourd'hui adjudant et médaillé : c'est Ruchlos qui, par un faux témoignage, l'a fait casser de son grade de sergent, il y cinq ou six ans...

— Alors, Brulard prendra la place d'Harzel.

(A suivre.) CAPITAINE DANRIT.
(Commandant DRIANT.)

Un Recensement de Millionnaires

Les Riches Teutons

UN journal berlinois nous apprend que le nombre des millionnaires a augmenté sensiblement depuis quinze ans dans la Prusse proprement dite.

Ils sont actuellement au nombre de 8,300.

Il s'agit là de « millionnaires de marks », c'est-à-dire de personnes possédant au moins 1,250,000 francs.

Dans le même Etat, les personnes jouissant d'une fortune modeste variant de 100,000 et 125,000 francs de capital sont au nombre de 104,000.

En 1903, on ne comptait en Prusse que 80,000 personnes disposant d'un revenu annuel de 35,000 francs. En 1908, leur nombre était passé à 104,000.

Cette augmentation de la fortune publique en Prusse a entraîné des conséquences diverses.

Comme ces grosses fortunes sont amassées, dans la plupart des cas, par des industriels qui les obtiennent en exploitant inhumainement leur personnel ouvrier, les socialistes voient grossir rapidement les rangs de leurs adeptes.

Les dernières élections en ont donné une preuve convaincante.

Mais voici une conséquence plus inattendue.

Comme les riches Teutons se sont mis à fréquenter la Côte d'Azur, les Anglais et les Américains, qui ne peuvent s'habituer à leurs manières peu policées, se font de plus en plus rares sur la Riviéra.

Et, comme ces nouveaux riches sont plutôt « regardants », les Monégasques regrettent déjà le temps où l'on entendait chez eux plus de « yes » que de « ia »!

JACQUES D'IZIER.

LA RÉVOLUTION AU CÉLESTE EMPIRE

La Chine nouvelle ?

L'Europe et le monde civilisé tout entier ont été bien surpris de la révolution qui s'est produite tout à coup dans le vieux pays de Chine que l'on croyait bien fermé, pourtant, aux idées nouvelles. Mais aujourd'hui, avec la pénétration si rapide des idées et des progrès matériels et moraux, il faut s'attendre à ces coups de surprise.

D'ailleurs, le fond même de l'idée révolutionnaire chinoise, la haine du Mandchou et la destruction de la dynastie, ne date pas d'hier.

Déjà en 1856, la révolte des Tai-ping, dont on a tant entendu parler en Europe, et qui a semé l'incendie et le pillage dans la vallée du Yangtseu et jusqu'aux portes de Pékin, avait pour but la chute de la dynastie des Tsing; et ce n'est que grâce aux troupes anglo-françaises revenues de Pékin qu'elle put être étouffée.

Le feu couvait toujours, cependant, et, en 1898, Sun-yat-sen et quelques-uns de ses adhérents avaient réussi à imposer à l'empereur Kouang-siu l'adoption d'un système politique diminuant son autorité. La vieille impératrice Tseu-hi, mise au courant, décapita les amis de Sun-yat-sen qui, plus heureux, put échapper. Et de son lieu d'exil, il fomenta la révolution qui commença par le Sseu-tchuen. Il acquit d'autant plus vite des partisans, qu'il avait pour mot d'ordre : « A bas les Mandchoux et leur dynastie! » Le Mandchou, en effet, s'était imposé par la force; il était le conquérant, et depuis que le gouvernement mandchou, à Pékin, était tombé dans la faiblesse et l'incapacité, depuis qu'il s'était fait battre pendant un demi-siècle par les Européens et les Japonais, ses jours étaient comptés; le peuple chinois n'en voulait plus. C'est pourquoi on a vu, dès le début de la révolution, toutes les troupes déserter le drapeau jaune au dragon vert; seuls, les quelques soldats mandchoux de la garde impériale étaient restés fidèles.

Imbu des principes démocratiques des Etats-Unis où il fut élevé, Sun-yat-sen fit, avec ses amis, décréter la république chinoise, et c'est donc cette nouvelle forme de gouvernement qui succède au fils du Ciel. La présidence avait été offerte à Sun-yat-sen qui la déclina; ce faisant, il se montra grand politique. Il avait été, il est vrai, à la tête du mouvement révolutionnaire, il avait été l'âme de la révolte contre les Tsing, mais il comprit qu'il ne devait pas assumer le pouvoir; car il aurait trouvé des ennemis parmi ses amis mêmes. En effet, Sun-yat-sen est un Chinois déchinoisé, né à Hawaï, d'un père chinois, il est vrai, mais depuis de longues générations dans le pays; élevé à l'américaine, à Honolulu d'abord, puis aux Etats-Unis ensuite, Sun-yat-sen a perdu tout contact avec ses anciens compatriotes et parle même assez mal le chinois. Il aurait donc fait, à beaucoup de ses compatriotes, l'effet d'un étranger à la présidence de la République; et c'est parce qu'il avait conscience de cette situation qu'il désigna Yuan-che-kaï aux suffrages des membres du parlement. Il avait été, lui, chef du gouvernement provisoire; il avait créé la république; il laissait les honneurs à un autre pour le bien de son pays.

Yuan-che-kaï arrivera-t-il à pacifier et à gouverner le vaste territoire chinois? En somme, ce haut mandarin, investi de la confiance de l'empereur et qui finit par chasser ce même empereur pour devenir le premier magistrat d'une démocratie, n'est pas un politique avisé ni un homme d'énergie. Poussé par Li-hong-tchang, son patron, dans la carrière des honneurs, il a toujours déçu tous ceux qui ont compté sur lui et Li-Hong-tchang lui-même. En Corée, où il était haut com-

Deux plantons présentent les armes au Dr Sun-yat-sen.

Le Dr Sun-yat-sen et son état-major se rendant à une séance du cabinet.

missaire chinois en 1894, au moment de l'attaque des Japonais, il a été au-dessous de sa tâche ; faute d'hommes à Pékin, on a cru pouvoir se servir de lui, et après l'affaire des Boxeurs il a, le premier, formé l'armée chinoise moderne, mais il finit par se brouiller avec la cour et il en était éloigné lorsqu'on le rappela au début de la révolution. Là encore il a déçu ceux qui croyaient pouvoir s'appuyer sur lui, et maintenant, il semble, comme c'est son habitude, très embarrassé. Il faudrait à l'heure qu'il est, à la Chine, un homme de caractère et d'énergie. Yuan-che-kaï n'est, je crois, ni l'un, ni l'autre.

Mme Sun-yat-sen et son fils, Sun-fo.

Nos lecteurs nous sauront gré de leur mettre sous les yeux une série de photographies qui représentent quelques aspects de la Chine moderne.

Sun-yat-sen et sa famille, l'état-major présidentiel, la chambre du parlement et une réunion du conseil. Habitués comme nous le sommes à voir les longues robes de soie des Célestes, les noires tresses de cheveux tombant dans le dos, nous restons un peu ahuris de voir tous ces Chinois en uniformes militaires ou en redingotes et les cheveux rasés.

Après avoir délibéré les ministres décident, dans une séance solennelle à Nankin, de remettre les pouvoirs aux mains de Yuan-che-kaï.

LA CHINE NOUVELLE

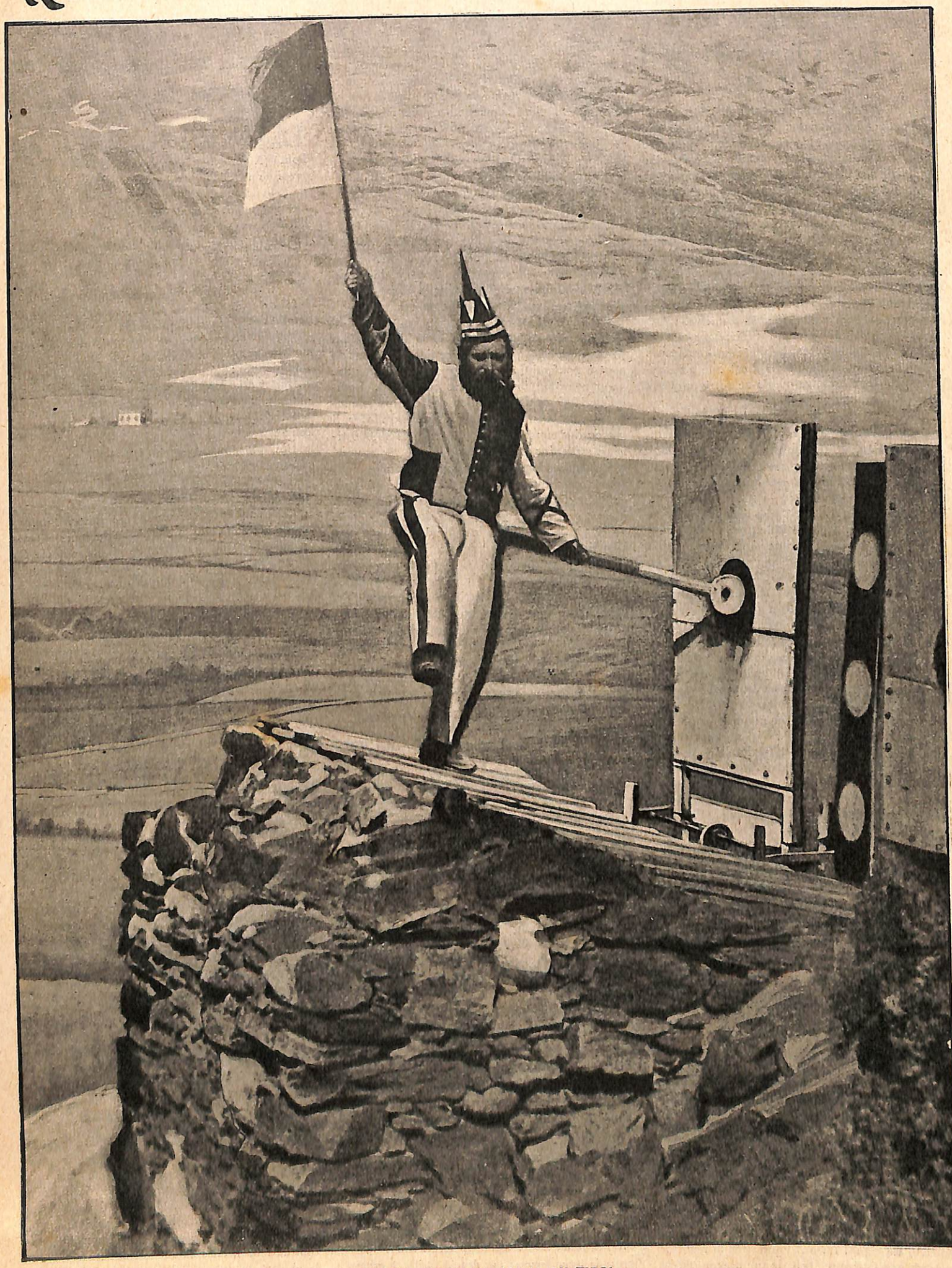
Les membres du parlement réunis pour la première fois en séance ; au fond, derrière le bureau du président, flotte le drapeau de la jeune république.

Que sortira-t-il de tout cela pour l'Occident? Secouant sa torpeur passée, la Chine va-t-elle reprendre vers l'Ouest les grandes chevauchées des Djenghis et des Timour?

C'est peu probable, et le fameux péril jaune n'est, je crois, pas très proche de nous. Il va y avoir pas mal à faire dans la vaste république qu'a toujours été, en somme, la Chine; tout est à créer et pour arriver à y mettre sur pied un gouvernement moderne, il faudra des années. L'Europe et le Japon semblent, d'ailleurs, considérer les choses d'un œil assez calme, et il est à souhaiter pour tout le monde que le nouveau gouvernement ne donne à aucune puissance prétexte à intervention, car ce pourrait être grave.

Souhaitons donc la tranquillité et dix mille années (ouan souei, ouan souei) à la nouvelle Chine.

JOSEPH DAUTREMER.



LE TIR, SPORT NATIONAL AU TIROL

Quand les tireurs avaient atteint le rond intérieur, au centre de la cible, le gardien agitait un drapeau et se mettait à danser d'une manière comique.

Dans les Montagnes du Tirol

Le Tir, sport national

Le Tirol n'est pas seulement digne d'attirer les touristes par la majesté de ses montagnes et le charme merveilleux de ses sites; il est des traits du caractère de ses habitants et des épisodes de son histoire qui méritent d'être connus, car l'admiration pour ce magnifique pays ne peut que s'en trouver accrue. Partout, les montagnards se montrent extrêmement jaloux de leur indépendance; les Tiroliens ne font pas exception et c'est à l'attachement au sol qu'est due, au Tirol comme en Suisse, la pratique déjà ancienne des sports qui, ainsi que le tir, peuvent servir à la défense du pays.

En maintes occasions, les Tiroliens ont su par leur bravoure et leur habileté comme tireurs défendre leurs défilés, mais il est une circonstance de leur histoire où ils se sont montrés plus que jamais héroïques.

C'était au début du XIXe siècle. Le Tirol, qui dépendait de l'Autriche, avait été rattaché à la Bavière, et ses habitants ne pouvaient supporter leurs nouveaux maîtres, différents de race, de mœurs et de religion. En 1809, ils se soulevèrent, ayant pour chef un aubergiste, Andreas Hofer, qui fut l'âme et le héros de la résistance. C'est à la tête de quelques milliers de paysans, n'ayant aucune connaissance militaire, que Hofer, secondé par un bûcheron et par un moine, tint tête à 27,000 hommes de troupes de Napoléon, parfaitement entraînées, s'empara d'Innsbruck et en quelques jours fut maître de tout le pays. Non seulement il repoussa des armées qui étaient bien supérieures aux bandes tiroliennes en nombre et en discipline, mais encore put-il, pendant six mois, garder ses positions et conserver ainsi son pays à l'Autriche. Tant de bravoure aurait dû trouver grâce devant le vainqueur des peuples de l'Europe, mais Hofer, tombé entre les mains des Français, fut fusillé sur l'ordre de Napoléon, alors que le conseil de guerre l'avait seulement condamné à la détention.

Ces exploits n'avaient été accomplis que grâce à la remarquable adresse des Tiroliens comme tireurs et s'ils ont pu obtenir de pareils résultats avec les antiques fusils à pierre, que n'auraient-ils pas fait aujourd'hui avec des armes perfectionnées? C'est que, chez eux, le tir est un sport national et que, depuis des siècles, ils n'ont cessé de s'y exercer. On voit encore à Feldkirch, de curieuses cibles datant du XVe siècle; elles sont tout simplement disposées sur une maison, à côté des fenêtres.

Aujourd'hui, les Tiroliens, continuant leurs traditions séculaires, ont dans toutes leurs villes et dans tous leurs villages des organisations pour le tir. Dans ces contrées, l'installation en est plus facile que dans les pays plats. Les cibles peuvent être établies commodément contre les hautes murailles montagneuses, sans que l'on ait autant à redouter les balles égarées ou qui font ricochet.

Familiarisés depuis longtemps avec les armes à feu, les Tiroliens ne prenaient guère autrefois de précaution au voisinage des cibles. Jadis même, l'homme chargé de signaler les coups avait l'habitude de s'asseoir, sans aucune protection contre les balles, sur une chaise placée entre les cibles qu'il avait la mission de surveiller, à cinq ou six pas de l'une ou de l'autre. Le signal faisant connaître le résultat obtenu par le tireur était donné au moyen de peux fortes cloches de vache, chacune d'un ton différent. Si le rond intérieur, ou centre, était atteint, alors l'individu placé près de la cible le signalait en se livrant à d'exceptionnelles démonstrations de joie, agitant vivement son drapeau et dansant d'une manière comique, et comme il était vêtu à la façon d'un clown, de couleurs variées, sans doute pour mieux attirer les regards, ce devait être un spectacle vraiment amusant.

Mais aujourd'hui ces vieilles méthodes ont été abandonnées et ce n'est plus que dans des villages éloignés des centres, qu'elles sont encore suivies. On a introduit dans les tirs des procédés plus modernes, comme l'usage des tranchées et des signaux mobiles. Le tir se fait de l'intérieur d'une cabane munie d'ouvertures formant plusieurs stalles. Toutes les précautions sont prises contre le danger que pourrait présenter le tir dans les villes et villages.

Il y a aujourd'hui plus de 60,000 Tiroliens qui pratiquent ce sport et il ne se tire pas moins de sept à neuf millions de coups de fusil par an, sans compter les exercices militaires. Lorsqu'en 1909 on a solennellement célébré le centenaire de la magnifique résistance d'Hofer, il y a eu des concours de tir auxquels 30,000 tireurs au moins ont pris part.

Le gouvernement, désireux d'encourager un sport aussi utile, fournit la poudre au prix coûtant. C'est agir en même temps dans un intérêt national. Les populations du Tirol ont été jadis à ce point indépendantes qu'elles n'avaient pu être soumises à la conscription militaire; aujourd'hui, elles sont assujetties aux mêmes obligations que leurs compatriotes des autres provinces autrichiennes, mais c'est parmi elles que l'on recrute des corps d'élite qui, à raison de leur endurance et de leur habileté comme tireurs, seraient de redoutables adversaires dans des guerres de montagne.

GUSTAVE REGELSPERGER.

AUPRÈS DE LUANG-PRABANG

Les Yeux qui pleurent toujours

Le Nam-Hou se jette dans le MeKong au-dessus de Luang-Prabang. La rivière verse ses eaux dans le fleuve entre les parois d'une brèche majestueuse pareille à une porte taillée à travers le calcaire.

La rive droite de cette coupure est creusée de cavernes situées hors de l'atteinte des crues, et dans lesquelles on a installé des temples. Les prêtres bouddhistes recueillent pour le sacre des rois l'eau lustrale qui suinte dans le creux des rochers.

La rive gauche présente des découpures bizarres, et ces singularités naturelles ont frappé les poètes laotiens qui en ont tiré les motifs d'un roman populaire, celui de la " Nang " Hou, c'est-à-dire de la jeune femme nommée Hou.

La pauvre Nang, jeune et belle, et qui était heureuse de vivre, tomba par accident dans les flots. Sa mère, son époux, demeurèrent inconsolables. Sans cesse assise sur la rive, la mère, dont le chagrin n'avait pas de trêve, laissait couler dans l'eau de la rivière des pleurs que le temps ne parvenait pas à tarir. Elle fut changée en montagne. On y voit deux fissures régulières par où s'écoulent deux ruisselets de cristal; ce sont les yeux et les larmes de la malheureuse mère qui continue à pleurer.

A l'entrée d'une grotte située plus haut, se dressent les silhouettes de la Nang, de son époux et de sa mère. Sous un rocher ayant la forme d'une tombe, repose la jeune femme; par devant, veille, à genoux, l'époux pétrifié.

A. CASENEUVE.

DU NIGER AU DAHOMEY

Le Divorce chez les Yoroubas et les Djedjs

Les Nagots ou Yoroubas, originaires d'Abéokouta (Nigeria méridionale) qui habitent les deux rives de l'Ouémé, se marient par un accord des deux fiancés sans apport de dot.

Lorsque la discorde envahit un ménage, que des discussions violentes entre les époux rendent la vie commune impossible, on a recours au divorce par l'un ou l'autre intéressé ou par les deux à la fois.

Pour ce faire, on réunit un conseil des familles intéressées en présence des chefs dont relèvent ces familles et là les conjoints exposent leurs griefs.

Si le divorce est reconnu nécessaire, il est prononcé séance tenante. Les enfants nés du mariage sont donnés : les garçons au père, les filles à la mère, et cela jusqu'à ce qu'ils atteignent l'âge de dix ans. Pendant cet intervalle, les enfants sont autorisés à voir leurs deux ascendants, comme ceux-ci à voir leurs enfants.

Dès que l'enfant atteint l'âge de dix ans, on réunit le conseil des familles à nouveau et l'enfant choisit celui de ses ascendants avec lequel il vivra désormais, son choix est toujours respecté.

Cette solution du divorce a un but humanitaire : engager les parents à s'occuper de leurs enfants jusqu'à l'âge de dix ans, âge où ils sont élevés, afin qu'au moment du choix l'enfant demande à vivre avec celui des deux qui lui aura témoigné le plus d'intérêt, celui-ci bénéficiant alors de l'appoint de son travail.

M. Naquet n'avait pas prévu cette répartition des enfants, possible dans les familles nombreuses, mais qui serait d'une application difficile dans nos familles à nativité si réduite.

Chez les Djedjs ou Dahoméens proprement dits, l'homme est fiancé longtemps à l'avance, il doit payer une dot aux parents de la future, allant quelquefois jusqu'à 200 et 300 francs, et faire pendant les longues fiançailles de nombreux cadeaux à la fiancée, à son père et à sa mère. De plus, il doit apporter à chaque fête de famille son appoint de cadeaux ; poulets, bière de mil ou chapalo, nagues, etc.

Quand le divorce est prononcé, aujourd'hui par l'administrateur commandant de cercle après avis du tribunal indigène de province, le mari réclame la dot et tous les cadeaux ou dépenses que lui ont occasionnés les fiançailles et le mariage. La liste en est presque toujours fastidieusement exagérée.

Les parents qui doivent rembourser sont presque toujours hostiles au divorce, mais comme il est généralement demandé par la femme, elle présente un futur mari qui paie la note et tout est dit.

Chez les Djedjs, le père est maître de ses enfants, ils lui appartiennent avant comme après le divorce.

Ces deux races vivent côte à côte dans le même cercle et sont cependant régies par des coutumes totalement différentes.

Le divorce est facile chez ces peuplades comme dans toutes les tribus noires. Faut-il s'en étonner? Le noir n'apporte pas dans le mariage les idées de notre civilisation. Au sens littéral du mot, il achète une femme en payant la dot aux parents et celle-ci devient sa propriété. A elle le plus rude travail. Elle n'est souvent qu'une bête de somme. Pourtant quelques Dahoméennes étaient d'une autre trempe : c'étaient les Amazones de Béhanzin, belliqueuses et indépendantes. Aujourd'hui elles sont devenues, elles aussi, de simples épouses et la plupart des mères d une nombreuse famille.

E. DUSSER.

DU HAVRE AU PAYS DES BONIS

Les Aventures de "Propre-à-Rien"

par Jules LERMINA

PREMIÈRE PARTIE
La Révélation.

Propre-à-rien est un jeune apprenti qui travaille au Havre dans les ateliers de M. Vatard. Son enfance à la campagne a été douloureuse. Il n'a pas connu son père et se souvient seulement d'avoir vu sa mère quand il était tout petit. Il est le souffre-douleur de ses camarades et l'un d'eux qu'il a surpris en train de voler l'accuse du vol et le traite de fils d'assassin.

Il va demander la vérité à M. Vatard et à Mme Vatard qui lui a marqué de la bienveillance. Oui, son père a été condamné à mort et gracié : il est au bagne, à la Guyane. Le devoir de Propre-à-rien (Jacques) est tracé : il est persuadé que son père est innocent, il va partir pour Cayenne.

Chapitre II
Où Propre-à-rien vieillit (*Suite.*)

Monsieur Vatard s'était levé précipitamment et était allé vers l'enfant.

« Allons ! pas d'enfantillages, pas de sottises. Après tout, tu n'es pas si mal ici... mais tu y seras mieux encore. Tu peux être ouvrier maintenant... et gagner 2 fr. 50 à 3 francs par jour... et je te promets que personne ne t'appellera plus Propre-à-rien.

— Vous êtes très bon, monsieur Vatard, et je vous sais le plus grand gré de vos bonnes paroles. Mais, je vous l'ai dit, c'est décidé, je pars...

— Où vas-tu?

— Je ne sais... peut-être très loin !...

— Tu es fou ! continua M. Vatard qui avait repris tout son sang-froid et maintenant parlait avec une rondeur familière. Là, n'en parlons plus, je te donne congé jusqu'à demain... mais tu sais, six heures précises...

— Monsieur Vatard, encore une fois merci... mais je suis résolu... et rien au monde ne me fera changer...

— Voyons, toi, ma femme, parle-lui, décide-le... »

Jacques regarda... sa protectrice. Oh ! comme il lui était reconnaissant d'avoir révélé que son père n'était pas mort sur l'échafaud !... et, comme elle avançait la main, il la prit et la porta à ses lèvres :

« Pardonnez-moi, madame. Je vous jure que je voudrais vous obéir... mais cela m'est impossible... Adieu !... »

Sa voix était si nette, sa volonté si affirmée, que M. Vatard, quoique visiblement contrarié, n'insista pas.

« Eh bien, va-t'en ! mauvais garçon... j'ai bien envie de t'appeler Propre-à-rien ! Mais tu ne peux pas partir comme ça... tu n'as pas le sou... je sais bien ce qui se passera : tu vas rôder de-ci de-là pendant quelques jours... mais tu nous reviendras...

— Je ne reviendrai pas de longtemps...

— Bon ! Bon ! on verra. En attendant prends ces quelques pièces de cent sous... ça te fera toujours un petit viatique... »

Il tendait les pièces blanches.

Jacques fit un pas en arrière et répondit :

« Merci... j'aime mieux pas ! »

Cette fois, M. Vatard eut un mouvement d'impatience. Rejetant les pièces brusquement au fond de son tiroir :

« Ah bien ! tu m'embêtes à la fin !... Va-t'en au diable, si ça te plaît !... »

Le gars ne broncha pas. Correctement il dit :

« Adieu, monsieur Vatard ! Adieu, madame Vatard !... »

Et il prit la porte qui se referma sur lui.

Il s'en allait doucement, d'un pas posé.

Au moment où il allait atteindre la porte extérieure, il entendit un pas précipité et une main se posa sur son épaule.

Il se retourna vivement : c'était Mme Vatard. Elle avait la face décomposée, avec des larmes pleins les yeux :

« Mon enfant, prenez cela... c'est de moi... de mon argent à moi... je vous en prie... ne me refusez pas, vous me feriez trop de peine... »

Interloqué, ne pouvant répondre durement — il n'en avait même pas la volonté — Jacques sentit une bourse se glisser dans sa main.

« Comme si c'était de votre mère ! » dit encore Mme Vatard.

Elle avait trouvé le mot juste. La main de Jacques se referma sur la bourse... il eût voulu se jeter au cou de Mme Vatard... mais déjà elle s'enfuyait, retournant au bureau de son mari...

Jacques s'en alla à travers la ville.

Chapitre III
A Limay

Trois jours après la scène que nous venons de raconter, Propre-à-rien descendait à la station de Mantes.

Très propre, très correct, avec son complet à vingt-cinq francs, son melon bien brossé, ses souliers brillants, il avait fait le trajet en troisième classe, très surpris, lui qui jamais n'était sorti du tout petit cercle où il évoluait au Havre.

Ce n'avait pas été une petite affaire que de démêler son train dans l'écheveau des quais ; mais il s'exprimait poliment, le chapeau à la main, et le Français est complaisant.

Quand il se trouva installé sur son banc de bois, il eut comme un mouvement de fierté : au Havre il n'avait recouru à l'aide de personne. L'argent de Mme Vatard — trois louis — avait été en partie judicieusement employé.

Il ne savait pas encore ce qu'il aurait à faire, ce que l'avenir lui destinait. Mais il avait conçu cette idée très juste qu'il lui fallait avant tout être habillé comme tout le monde ; sa blouse maculée de peinture et de vernis l'eût disqualifié. Maintenant, en son accoutrement de petit homme, il pouvait passer partout.

Dans le wagon, des paysans causaient, sans s'occuper de lui.

Il écoutait en un vague désir d'apprendre ce que pouvait être la vie : les gens parlaient affaires, argent, créances difficiles à recouvrer. Il ne comprenait pas très bien, mais ce jargon l'intéressait. A Rouen, le personnel du wagon changea : une grosse femme monta qui conduisait, comme un troupeau, une marmaille, cinq enfants dont le plus âgé n'avait pas dix ans.

C'étaient trois gars et deux petites filles, gros à souhait, avec des joues cramoisies et des yeux écarquillés : tout de suite ils organisèrent sur les banquettes une partie de chat perché... la mère criait, tempêtait, claquait, pas fort ! Ils riaient, se roulaient, dégringolaient.

« Voulez-vous bien laisser le monsieur tranquille !...

— Oh ! madame ! laissez-les... C'est à vous tous les cinq?...

— Un peu, jeune homme ! de la mauvaise graine... mais à qui on ne demande rien que de pousser !... Jean ! veux-tu bien descendre ! tu sais, tu vas recevoir une fessée. »

Jean et ses frères riaient aux éclats. Jacques les regardait avec un sentiment d'admiration joyeuse : cette brave femme, cette maman, rieuse et complaisante, esclave de ces garnements, lui apparaissait comme la personnification de la bonté.

Mais c'étaient de tels gloussements, une lâchée si formidable de rires et de bêtises, qu'il se tut, jouissant de leur bonheur par tout son être...

Mantes? Il s'éveilla comme en sursaut. En passant devant la grosse femme, il la salua, de tout son cœur.

« Bon voyage, mon beau petit gars ! » prononça-t-elle avec la sincérité des femmes du peuple qui croient à l'efficacité d'un souhait.

Il sauta sur le quai, tourna encore la tête pour voir les enfants qui tiraient la langue, en lui envoyant des bonjours...

« Eh ! mon petit !... tu me donnes ton retour ! »

L'employé de la gare le rappelait et lui rendait le ticket qu'il avait remis, sans savoir.

« Pardon, m'sieu, fit Jacques, est-ce que vous savez où est Limay...

— Je te crois mon petit, puisque j'en suis !... Tiens, prends le faubourg Saint-Lazare jusqu'à la rue de la Chausseterre... et toujours tout droit... »

Jacques restait immobile : un désir étrange s'imposait à lui.

« Ah ! vous êtes de Limay, fit-il, moi aussi... vous connaissez peut-être mon nom...

— Peut-être bien. Dis-le pour voir. »

Courageusement, comme un soldat qui va au feu, Jacques dit :

« Je m'appelle... Leverdier. »

L'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain numéro la suite de

L'AMBASSADEUR EXTRAORDINAIRE

Ce captivant récit où Paul d'Ivoi *a réuni tant d'humour et de dramatiques péripéties.*

Reproduction et traduction réservées. Voir les nos 803 et 804.

Le gars le regardait en plein visage, attendant un frisson, une grimace...

Il fallait bien sans doute qu'il s'habituât à cela !...

Mais non ! l'homme ne bougea pas... il haussa les sourcils, sembla chercher, puis avec un geste vague :

« Connais pas ! on ne peut pas savoir le nom de tout le monde.

— Merci... au revoir, » dit Jacques.

Il suivit la route indiquée, sans se hâter, regardant les maisons, les hôtels de la place Rosny, comme s'il eût voulu interroger ces lieux, qui autrefois avaient vu passer son père...

Son père, dont il ne savait rien, ni l'âge, ni la profession, mais qui avait vécu, respiré là.

S'étant informé deux ou trois fois, il atteignit enfin le pont et le traversa.

Il lut l'écriteau bleu, au coin de la route.

Limay ! Il était arrivé à son but. Comment, lui qui ne savait rien des choses ni des hommes, avait-il pu accomplir ce voyage qui lui paraissait immense, tant il avait peu le sentiment des distances? Le Havre, maintenant, lui semblait à l'autre bout du monde, et dans ce petit bourg, bien calme d'ailleurs, il éprouvait une incroyable sensation d'isolement...

Pourtant il n'était pas venu pour contempler l'eau du fleuve ou les arches d'un pont ou de petites maisons blanches, fermées, qui ressemblaient à des femmes muettes.

Il vit, montant dans le sens inverse de sa marche, un gars à peu près de son âge, il se risqua à un premier assaut.

Il se planta devant le gamin :

« Dis donc, le copain, connais-tu ou as-tu connu ici quelqu'un du nom de Leverdier... »

L'autre ne sembla pas très rassuré : on était rarement accosté dans la rue par un inconnu. Il décrivit prudemment un demi-quart de cercle sur la chaussée :

« Sais pas ! Laissez-moi tranquille !...

— Mais je ne te dis rien de mal... je voudrais un renseignement...

— Je ne suis pas là pour donner des renseignements ! »

Et il s'esquiva.

Jacques réprima un mouvement d'impatience, puis, se raisonnant :

Voyons ! est-ce qu'il n'était pas sot de croire que la chose irait de soi même? et allait-il se décourager pour un premier échec?... Et il se remit à marcher. Bientôt il tomba en arrêt :

Sur le pas de sa porte, un boucher, appuyé à sa devanture, les bras croisés.

Une bonne figure, rosée comme de chair fraîche.

Le gars, après un moment d'hésitation, alla droit à lui.

Triomphe de la tenue ! le négociant s'aperçut tout de suite qu'il n'avait pas affaire à un vagabond.

« Qu'est-ce que vous voulez, mon petit? demanda-t-il bonnement.

— Monsieur, je voudrais vous demander un renseignement.

— Allez-y... si c'est possible, je ne demande pas mieux...

LES AVENTURES DE « PROPRE-A-RIEN »

Le jeune homme suivait la route indiquée sans se hâter. (P. 406, col. 1.)

— Je voudrais savoir s'il y a ici quelqu'un qui s'appelle Leverdier...

— Verdier ! eh bien, vrai ! Je connais tout le monde ici, rapport que je porte de la viande partout... je n'ai jamais entendu ce nom-là...

— Ce nom... a pourtant, à ce qu'on m'a dit, été... très connu ici... »

Sa voix s'étranglait dans sa gorge.

« Te frappe pas ! Mon petit !... Attends ! Hé ! Mame Lambrequin, amène-toi donc un peu par ici... »

La dame appelée arriva aussitôt.

« Tiens, v'là un petit homme qui demande quelqu'un... qui m'est totalement inconnu... redis-moi donc le nom...

— Leverdier, articula Jacques, martelant les syllabes.

— Est-ce que tu as jamais ouï parler de ça, dis, la petite mère...

— Moi, jamais, au grand jamais... y a bien M. Lecarrier qui demeure au bout du pont...

— J'ai bien dit Leverdier, reprit Jacques. Et je ne me trompe pas... car c'est aussi mon nom, à moi !... »

Et il ajouta, en relevant légèrement la tête :

« Celui dont je parle était mon père... »

Les deux braves gens se regardèrent, l'interrogeant.

« Voyons, mon petit, reprit la bouchère, si ton père a jamais demeuré ici, combien y a-t-il de temps?

Jacques avait réfléchi à cela : il avait à peu près trois ans quand M. Vatard l'avait confié au paysan Jérôme, et maintenant il en avait quinze.

« Il doit y avoir dans les douze ans !...

— Ah bien ! s'écria le boucher, il n'y a que quatre ans que nous sommes installés ici... car moi je ne suis pas d'ici... je suis de Limoges...

— Mais... si vous pouviez seulement m'indiquer des personnes qui auraient habité ici, dans ce temps-là...

— Hum ! voyons donc ça... il n'y a pas beaucoup de vieux habitants dans le pays... Ah ! peut-être le père Gangrelu... mais il s'est abruti à force de boire, il n'a plus de mémoire... Qu'est-ce qu'il faisait, ton père?

— Je... je ne sais pas !...

— Si qu'il irait à la mairie ! suggéra la jolie bouchère.

— Tiens ! N'y a que les femmes pour avoir de bonnes idées... Ce qu'elle est futée, ma Charlotte... Va trouver M. le maire; s'il peut te renseigner, il n'y manquera pas.

— Le maire...

— Eh oui ! tu sais bien ce que c'est qu'un maire... élu par le conseil municipal dont je fais partie, sans me vanter... c'est M. Mallet, un brave homme, un ancien du pays, qui fait le commerce de bois... va à la mairie...

— Et où est-ce, la mairie?

— Pas moyen de te perdre... toujours tout droit. Tu arriveras sur une belle place où il y a des belles maisons neuves qui font le demi-rond... en face, sur ta droite, tu verras le monument où il y a un drapeau... c'est là...

— Et je demanderai le maire...

— Tu trouveras toujours le secrétaire... et puis il y a les registres, un tas de bricoles où on se renseigne... va, mon petit, et bonne chance !...

— Oh ! que vous êtes bons, monsieur et madame !... merci, mille fois merci !...

(A suivre.) JULES LERMINA.

Le Mois Géographique — *Du Sud au Nord*

Le Supplément du *Journal des Voyages*

Nos Troupes Coloniales — *Sports Modernes*

Sur Terre & sur Mer

5 Mai 1912

— LE MOIS GÉOGRAPHIQUE —

Amundsen au Pôle Sud, les expéditions polaires concurrentes. — Le protectorat français du Maroc. — Les chemins de fer en Afrique Equatoriale. — M. Auguste Chevalier continue sa mission en Afrique.

Un grand événement géographique vient de se produire : le pôle Sud a été atteint, le 14 décembre 1911, par un explorateur norvégien, déjà bien connu par ses précédents voyages dans les régions polaires arctiques et antarctiques, le capitaine *Roald Amundsen*. Les deux extrémités de l'axe du monde sont maintenant foulées par l'homme, si toutefois il est bien scientifiquement établi que *Peary* a touché en son point mathématique exact le pôle Nord.

Capitaine de navire, Amundsen, né à Borje, en Norvège, en 1872, avait fait une première exploration en prenant part à l'expédition polaire australe du commandant *de Gerlache*, en 1898, puis, entre 1903 et 1906, il avait, sur son petit navire, le *Gjöa*, franchi, pour la première fois, de l'Atlantique au Pacifique, le passage du Nord-Ouest. C'est un nouvel et magnifique exploit que le capitaine Amundsen vient d'accomplir en atteignant l'extrême Sud de la terre. Quelles ont été les péripéties de ce difficile voyage? Nous nous réservons de le dire plus tard ici, nous bornant aujourd'hui à enregistrer le fait géographique. En même temps que l'expédition du capitaine Amundsen, il y en avait quatre autres qui visaient aussi le même but : celle du docteur *Mawson*, un Australien, qui avait pour objectif la terre de Wilkes; celle du lieutenant japonais *Shirasa*, qui explorait la terre Victoria; celle du lieutenant allemand *Filchner*, qui devait étudier la mer de Weddell; et celle du capitaine anglais *Scott*, dont on a récemment annoncé à tort l'arrivée au pôle.

LE CAPITAINE ROALD AMUNDSEN

La mission à la tête de laquelle était M. *Regnault*, ministre de France à Tanger, et dont l'objet était l'organisation du protectorat de la France sur le Maroc, a laissé Tanger le 16 mars et est arrivée à Fez le 24. La mission a reçu partout sur sa route l'accueil le plus empressé. Les khalifats et les caïds, selon la coutume, apportaient à l'ambassade la mouna ou dons en nature. *Raissouli* a envoyé un représentant pour remettre aussi la mouna et prier d'excuser son absence causée par une indisposition. La population des douars regardait avec curiosité défiler l'imposant cortège qui comprenait cent mulets et chevaux, escortés par cent cavaliers sous le commandement d'un caïd. Un des fils du grand vizir *El Mokri* accompagnait la mission en qualité d'intendant.

A l'arrivée à Fez, les troupes françaises et chérifiennes faisaient la haie. M. Regnault était accompagné par le général *Moinier* et par les ministres marocains et le cortège était encadré de spahis et de chasseurs. El Mokri a souhaité la bienvenue à M. Regnault au nom du sultan.

Moulaï-Hafid a reçu solennellement la mission à laquelle il a fait le plus parfait accueil, et, le 30 mars, il a apposé sa signature au bas du traité qui reconnaît purement et simplement le protectorat de la France. Ainsi se trouve heureusement couronnée notre politique au Maroc et dans l'Afrique du Nord, mais nous aurons encore beaucoup de besogne à accomplir pour mettre de l'ordre dans les affaires marocaines.

Le 28 mars, avait eu lieu à Fez une grande revue, où toutes les forces françaises et chérifiennes, c'est-à-dire environ 5,000 hommes, étaient réunies.

Mais le Maroc ne doit pas nous faire oublier le Congo, qui a toujours été un peu traité comme notre Cendrillon dans la famille coloniale.

Avant d'être chargé de procéder à la délimitation de la frontière congolaise nouvelle, le capitaine *Périquet* avait rempli plusieurs missions sur les territoires où il ira maintenant opérer. Il avait notamment, en 1910, avec le capitaine *Crépet*, fait des reconnaissances dont l'objet était l'établissement d'une voie ferrée dans le Nord du Gabon et, à la fin de 1911, il était retourné dans la même colonie, pour étudier l'avant-projet du tracé dont il avait fait choix et qui avait été accepté.

Ce qu'il faut faire maintenant, c'est exécuter au plus tôt la voie ferrée dont le meilleur tracé a été déterminé par le capitaine Périquet. Il importe, non seulement de la construire de Ndjolé à Kandjama, mais encore d'en faire un véritable Transéquatorial, du Gabon au fleuve Congo, en allant à Ouesso d'abord, puis jusqu'à l'Oubangui à travers le Moyen-Congo, et ensuite jusqu'au Congo, ainsi que la convention du 4 novembre 1911 nous en laisse la faculté.

Cette ligne, qui unirait le Congo à la mer par le Nord du Gabon, serait un véritable chemin de fer impérial et n'aurait pas une importance moindre que le Transafricain qu'étudie actuellement la mission *Nieger-Cortier*. En même temps qu'il aura pour résultat de mettre en valeur le Nord du Gabon, il offrira cet avantage de limiter les visées allemandes et de montrer à nos voisins que nous entendons garder et fortifier les positions que nous possédons, en vertu de l'accord de 1911, tant au Gabon qu'entre les deux antennes allemandes. La construction immédiate de ce chemin de fer s'impose comme un devoir patriotique.

La ligne nord du Gabon-Congo ne doit pas d'ailleurs supprimer l'utilité d'un chemin de fer du Sud devant relier Pointe-Noire à Brazzaville, lequel doit drainer toute la partie du Congo située en aval du confluent de l'Oubangui ainsi que le bassin minier qui s'étend du Djoué à M'Boko-Songo. On sait que les premières études de ce chemin de fer ont été faites par la mission *Bel* et que l'étude de l'avant-projet a été confié, en 1910, à une mission privée, dont le capitaine *Mornet*, ancien membre de la mission Bel, a reçu la direction et qui a opéré sous le contrôle officiel du capitaine *Lavit*.

M. *Auguste Chevalier*, docteur ès sciences, chef de la mission permanente d'études des cultures et jardins d'essais coloniaux, dont nous avions annoncé le départ pour l'Indochine, continue sa mission en Afrique. Il s'est embarqué à Marseille, à destination de Dakar, le 30 mars. Son absence durera environ six mois.

M. Chevalier est chargé d'étudier en Afrique occidentale et équatoriale les jardins d'essais et stations agricoles, de rechercher les améliorations à leur apporter et de les orienter de plus en plus vers le développement de la culture des plantes fournissant les grands produits coloniaux. Il devra aussi s'occuper de l'organisation du jardin de Dalaba dans la Guinée française et visiter les principales stations agricoles du Congo belge.

Nous sommes heureux de voir M. Chevalier retourner en Afrique. Il lui sera ainsi donné de poursuivre l'œuvre si remarquable d'expansion économique par l'agriculture dont le succès est dû à ses explorations et à ses travaux.

GUSTAVE REGELSPERGER.

Du Sud au Nord

LA FIÈVRE DE L'OR EN SIBÉRIE

La Sibérie, cette terre de désolation, est-elle destinée à devenir une nouvelle Californie? Voici ce que racontent les journaux russes.

Les autorités sibériennes apprenaient au cours de l'hiver dernier qu'une compagnie de mineurs exploitait clandestinement des champs aurifères d'une grande richesse dans le bassin de l'Amour.

Quand cette nouvelle parvint aux oreilles des fonctionnaires sibériens, l'hiver avait déjà rendu les chemins impossibles. Mais, dans le courant de mars, un escadron de cosaques pouvait enfin se diriger vers le théâtre du délit.

La gendarmerie constata effectivement que trois cents aventuriers, Russes, Chinois ou Coréens, avaient fondé un camp en pleine solitude, et qu'ils avaient déjà recueilli dans les placers de l'Amour une quantité considérable de poudre d'or et de pépites, d'une valeur de dix millions de francs!

Leur laissera-t-on une fraction de leur butin? Ils ont commis la faute de ne pas solliciter des autorités la permission d'exploiter les richesses du sol, et la loi autorise la confiscation de leur or. Mais il faut espérer qu'on ne les aura pas dépouillés complètement.

CURIEUX ANNIVERSAIRE

Une fête touchante a eu lieu à Chester (Pensylvanie), en l'honneur de trois personnes, deux sœurs et leur frère, qui célébraient le soixante-dixième anniversaire de leur naissance.

Trois jumeaux, comme on dit en anglais, des "triplets", qui deviennent septuagénaires, tout en conservant le complet usage de leurs facultés mentales et physiques, voilà qui nous prouve une fois de plus que les jumeaux, à l'encontre d'une croyance populaire, ne sont pas toujours débiles.

Ajoutons que M. Elias West et ses deux sœurs, miss Kate West et Mme Rachel Leys, appartiennent à l'élite de la société américaine.

Leur grand-père était le fameux peintre de portraits Benjamin West.

LE MASSACRE DES PHOQUES

Les chasseurs qui vivent du massacre des phoques finiront-ils par choisir une occupation moins sanguinaire? Le métier finit par devenir ingrat, comme nous l'annoncent les dernières nouvelles de Terre-Neuve.

On sait que, chaque année, une flottille de vapeurs part de Saint-Jean-de-Terre-Neuve pour aller massacrer les bandes de phoques qui redescendent des mers arctiques à l'approche du printemps.

La saison actuelle a été inaugurée par des désastres. Les deux plus puissants vapeurs de la flottille, le "Stephano" et le "Florizel", se sont laissé emprisonner par les glaces, et il a fallu envoyer une expédition à leur secours.

Trois autres vapeurs, entrés en collision avec des icebergs, ont été gravement endommagés et ont dû rebrousser chemin.

Enfin, le restant de la flottille, retardé par les glaces, est arrivé trop tard: les troupeaux de phoques avaient eu le temps de pénétrer dans l'Atlantique.

Nous pouvons plaindre les milliers de matelots que l'échec de la campagne va plonger dans la misère. Mais nous avons aussi le droit de nous réjouir que l'hécatombe annuelle de phoques n'ait pas eu lieu.

LE BILAN DE L'INDUSTRIE AMÉRICAINE

Il est de notoriété publique que les Etats-Unis d'Amérique sont le pays où l'on a le plus de chances de mourir de mort violente. Voici, à ce propos, des chiffres officiels.

Chaque année, 40,000 ouvriers américains meurent d'un accident de travail, et la même cause inflige des blessures à 2,000,140 personnes.

Enfin, on estime à 3 millions le nombre des ouvriers qui tombent malades chaque année pour une cause industrielle.

Ces morts, blessures et maladies, se traduisent annuellement par une perte de "deux milliards de francs" en salaires!

UNE FORTUNE DANS UN OIGNON

Il s'agit, hâtons-nous de le dire, d'oignons non comestibles, de bulbes d'iris. Mais l'anecdote vaut la peine d'être contée, car elle prouve une fois de plus combien la patience et la sagacité sont d'importants facteurs du succès.

Un horticulteur de Noordwijk, petit village hollandais des environs de Leyden, M. Alkemade, achetait, il y a huit ou neuf ans, des graines de glaïeul, et les plantait dans un modeste jardin.

A la floraison, il constatait que les fleurs offraient une couleur jaune d'une teinte rare, et il s'appliquait à croiser ses plantes avec d'autres variétés, dans l'espoir d'obtenir des hybrides qui constitueraient une variété nouvelle.

Après huit années de patientes recherches, il vient d'atteindre son but. La nouvelle variété de glaïeul qu'il offre aux amateurs présente douze fleurs énormes sur la même tige, et leur teinte est d'un jaune lumineux qui fait un effet superbe. Aussi, s'arrache-t-on ses plantes.

Il vient de vendre une centaine de bulbes à raison de 600 francs la pièce, et c'est là, nous assure-t-on, un prix record. En une seule journée, M. Noordwijk a vendu pour 50,000 francs de bulbes!

Notons que le brave horticulteur avait payé moins de vingt francs les premières graines qui lui ont valu les sourires de Dame Fortune. Convenez que ces vingt francs furent bien placés!

DRAPEAU DÉFINITIF

Chaque fois qu'un territoire des Etats-Unis d'Amérique est promu au rang d'Etat, la plus grande république anglo-saxonne est obligée de modifier son drapeau en lui ajoutant une étoile.

Il ne restait plus que deux territoires à faire entrer dans l'Union. C'est maintenant chose faite, puisque l'Arizona et le Nouveau-Mexique ont atteint le chiffre de population exigé par la Constitution.

Conséquemment, à partir de la prochaine Fête Nationale, soit le 14 juillet 1912, le drapeau des Etats-Unis sera orné de 48 étoiles, soit six rangées de huit étoiles, ce qui fera un ensemble symétrique.

Le drapeau ne sera plus modifié, sauf... sauf si l'insatiable appétit de l'Ogre du Nord — comme en parlent les Américains de race latine — s'empare de quelque république voisine, ou même du Canada.

RECORDMAN DU FOUET

M. Mills, plus connu sous son pittoresque sobriquet de "Salt Bush Bill" (Guillaume du Buisson Salé), est un ancien cowboy australien qui s'est fait une brillante réputation dans son pays par son habileté à manier des fouets à conduire le bétail.

C'est le cas de dire qu'il faut le voir pour le croire! Il se sert de fouets au manche court armés de lanières qui ont jusqu'à 16 mètres de longueur, et voici quelques-uns des exploits qu'il exécute avec des instruments aussi encombrants.

Planté au milieu d'un salon, il fait claquer la mèche sous le nez de tel spectateur, naturellement sans l'effleurer, mais avec un bruit qui rappelle un coup de fusil.

Pour prouver ensuite le pouvoir dangereux de son arme, il fait placer une bouteille à quinze mètres de distance, et d'un coup de son terrible fouet, il en casse net le goulot! Vous pensez si les spectateurs sous le nez desquels il a opéré précédemment en ont une chair de poule rétrospective!

Tenant une plume d'oiseau dans sa main gauche, il lance de l'autre dans l'air son interminable lanière, et, lui faisant décrire de savantes boucles, il ramène vers lui la mèche de façon à ce qu'elle coupe la plume en deux!

Enfin, avec cette même mèche qui coupe le verre, il "lasse" sa jeune femme au cou, et de telle façon qu'elle ne peut pas se dégager de la boucle!

Bref, M. Mills a transformé le maniement du fouet en une véritable science, où il ne connaît pas de rivaux.

DRAME AÉRIEN

La presse allemande s'est donné pour règle de parler le moins possible des accidents qui surviennent à ses aéronautes et aviateurs. Aussi, a-t-elle gardé le silence sur la mort horrible d'un ingénieur de la Compagnie Parseval, survenue vers la fin de mars.

Un dirigeable de ce type venait d'exécuter une promenade nocturne au-dessus de Berlin et il atterrissait près de son hangar, sur le champ d'aviation de Johannisthal, où une escouade d'hommes se tenait prête à le rentrer.

Soudain, une forte bourrasque se produisit, et tous les hommes lâchèrent les cordes, à l'exception de leur chef, M. Nobers, que le ballon emporta à une hauteur de 200 mètres.

Pour comble de malheur, la corde encerclée de fil de fer s'était nouée autour de son cou. Le malheureux, qu'une strangulation étouffait, se mit à pousser des cris de détresse; mais les aéronautes restés dans la nacelle crurent qu'ils étaient poussés par les hommes de l'équipe, et, naturellement, ils ne songèrent pas à lui porter secours.

Cependant, le ballon, emporté à la vitesse de 60 kilomètres à l'heure, continuait sa course vertigineuse au-dessus des forêts voisines. Quand les aéronautes purent enfin opérer leur descente dans une prairie voisine de Biesdorf, après avoir crevé l'enveloppe, ils découvrirent le cadavre affreusement mutilé du pauvre ingénieur.

La cime des arbres avait respecté le ballon, mais en ajoutant un nom à la liste des victimes de la navigation aérienne.

Jacques d'IZIER.